

ENTREVUE

Shan Sa
Page D 4

DE VISU

Stanley Cosgrove
Page D 10

LE DEVOIR

LIVRES

CAHIER
D

BÉDÉ

Berlin
dans
le cyclone

Jason Lutes signe une bande dessinée aux dimensions romanesques.

DENIS LORD

L'histoire avec un grand H a de tout temps été une muse privilégiée des scénaristes de bandes dessinées, mais rares sont les œuvres n'ayant pas un tant soit peu sacrifié sur l'autel du feuilleton, avec aventures et amourettes à la clé. Le *Berlin* de l'Américain Jason Lutes est désormais à ranger à côté du *Maus* d'Art Spiegelman, de *C'était la guerre des tranchées* de Tardi, du *Louis Riel* de Chester Brown et de quelques autres titres proposant une relecture sérieuse de l'épopée humaine. Lutes transcendera-t-il comme Spiegelman et Tardi les frontières du lectorat traditionnel de la bande dessinée? L'avenir le dira. Quoi qu'il en soit, ce portrait de l'Allemagne à l'époque de la montée du national-socialisme s'avère d'une ambition et d'une densité peu communes. La trilogie *Berlin* devrait totaliser plus de 600 pages à l'arrivée et mérite amplement l'étiquette de «roman graphique» qu'on lui accole.

L'éphémère république
de Weimar

Le premier tome, *La Cité des pierres*, débute en 1928 pour s'achever sur les violentes manifestations de l'année suivante, à l'occasion de la fête des Travailleurs. Il y a déjà dix ans que Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht ont été assassinés; les hordes communistes et national-socialistes s'affrontent dans les rues de la capitale. En l'espace de trois ans seulement, ces derniers passeront de 12 à 107 membres élus au Reichstag, et c'en sera terminé de la république de Weimar. Cette époque d'instabilité et de pauvreté est aussi celle du jazz, des débuts du cinéma parlant, des voyages en zeppelin, des créateurs de tous les pays convergeant vers l'Allemagne, de l'exil de Trotski au Mexique.

C'est dans ce climat de bouillonnements et de bouleversements que la jeune Marthe Müller quitte Cologne pour Berlin afin d'étudier aux Beaux-Arts. Elle fuit un drame, on le devine. Dans le train, Marthe fait

VOIR PAGE D 2: BERLIN

Des
mots
de guerre8^e Festival international
de la littérature

Sur la couverture de son dernier livre, une femme est coiffée d'une burqa. Et pourtant, les femmes qui peuplent l'ouvrage travaillent, savent lire, écrire. Dans le recueil de nouvelles *La Plaine de Caïn* (Éditions de l'Aube), les femmes afghanes traversent différents régimes: capitaliste, communiste, taliban. L'ouvrage est de l'écrivaine Spôjmaï Zariâb, de passage à Montréal dans le cadre du Festival international de littérature de Montréal, qui aura lieu du 10 au 18 mai. De Montpellier, où elle vit en exil, l'écrivaine affirme que l'espoir est désormais permis pour l'Afghanistan, après les talibans.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Le thème du festival de cette année, c'est l'écriture et la guerre. Et l'événement fait une place spéciale aux écrivains en exil provenant d'un pays en guerre. Aux côtés de Spôjmaï Zariâb, le festival réunira notamment la Vietnamiennne Linda Lê, le Tchadien Koulsy Lamko, qui vit au Rwanda, l'Albanais Bashkim Shehu, l'Argentine Elsa Osorio et le Français Antoine Volodine, exilé de Russie. Kaboul, c'est la ville où Spôjmaï Zariâb est née, a grandi, étudié et fréquenté l'université, s'est mariée. Quand elle l'a quittée après le retrait des troupes soviétiques, en 1989, la guerre civile faisait rage, et la ville était déjà en grande partie détruite. Ce n'est qu'après que le régime des talibans transformera la totalité des femmes afghanes, dissimulées sous leurs voiles, en fantômes ambulants.

«Les écoles étaient fermées pour des raisons de sécurité. J'avais le choix d'em-

mener mes enfants en France pour les mettre à l'abri», se souvient-elle.

Plusieurs nouvelles qu'elle a publiées dans *La Plaine de Caïn* ont été écrites pendant l'occupation soviétique, sous le régime communiste qui, en principe, faisait une place égale aux hommes et aux femmes. On y raconte le poids de la bureaucratie, le martèlement des bottes des soldats sur les pavés. Mais on trouvera aussi, dans le recueil, la nouvelle *La Ville marchande*, une allégorie du capitalisme, système économique que l'Afghanistan connaissait avant l'invasion soviétique et au nom duquel tout se vend et tout s'achète. L'une des nouvelles, *Le Libraire fou*, témoigne, dit l'écrivaine, «de l'absurdité des livres dans un pays d'illettrés». Au fil de tous ces régimes, on lit des passages où la condition des femmes afghanes devient intenable, ceux par exemple où on reproche à une femme de marcher seule dans la rue, ceux encore où une jeune femme refuse de donner la vie à une fille, simplement parce qu'elle est fille.

«Les femmes n'ont pas su profiter de ce privilège lié au régime communiste», explique Spôjmaï Zariâb. En fait, le régime communiste, imposé de l'extérieur, s'est mal implanté en Afghanistan. C'était aussi, dit-elle, «un régime impensable dans un pays traditionnel comme l'Afghanistan, très attaché à sa culture, à sa religion». Le ressac, mené, on le sait, par les talibans, a été sans merci. Dans le livre *Femmes afghanes* qui vient de paraître chez l'éditeur Hoëbeke et qui présente les clichés fascinants de 17 photographes aux côtés d'un texte d'Olivier Weber, on peut voir les jeunes femmes en jupe courte et à talons hauts qui se promenaient, livres à la main, dans les rues de Kaboul en 1972. Une légende terrifiante accompagne cependant la photo: «Quelques filles portent la minijupe malgré les critiques souvent virulentes de la majorité des Afghans, encore soucieux des traditions. Les mollahs n'hésitent pas à jeter de l'acide sur les jambes nues de ces jeunes «effrontées» qui affichent avec ostentation leur émancipation à l'occidentale.»

VOIR PAGE D 2: GUERRE



Vient de paraître

CRITIQUE DE L'AMÉRICANITÉ

Mémoire et démocratie au Québec

Joseph Yvon Thériault

Le premier portrait critique de la pensée contemporaine de l'américanité québécoise.



Déjà paru

REPÈRES EN MUTATION

Identité et citoyenneté dans le Québec contemporain

Sous la direction de Jocelyn Maclure et Alain-G. Gagnon

DEUX TITRES DE LA COLLECTION DÉBATS

www.quebec-amerique.com

LIVRES

Dans les lignes de la main

Marie-Andrée
Lamontagne
Le Devoir

Il est plusieurs façons d'aborder le beau récit de Louis Jolicœur. A certains, *Le Siège du Maure* (L'Instant même) apparaîtra comme une espagnolade, pittoresque et passions violentes en moins, mais qui aurait gagné en profondeur de sentiments. D'autres y verront, à juste titre, un souriant traité de l'échec, du plaisir âpre qu'il procure à celui qui a l'élégance de s'y soumettre sous la pression des circonstances; traité doublé de considérations sur la beauté, celle des vaincus notamment, et qui n'est pas dépourvue de grandeur. Par ailleurs, et de manière plus évidente, *Le Siège du Maure* est aussi l'hommage posthume que rend un fils à son père.

On sait combien, traditionnellement, ce rapport filial est mis à mal par les romanciers, les dramaturges et les cinéastes québécois — père absent ou écrasé par sa condition sociale, emmuré dans son silence de bête, irresponsable, chimérique, incestueux, offrant un piètre modèle au fils révolté, bientôt absent, écrasé, silencieux ou rendu léger par la fuite. Chez Louis Jolicœur, le père n'est rien de tel. Au contraire, il se montre digne de la tendresse admirative du fils, même dans le goût paternel prononcé pour le souvenir et pour un rêve que nul réel n'est en mesure d'interrompre vraiment. Du reste, le narrateur du *Siège du Maure* entend faire de ce legs le moteur de son récit.

Le voici débarquant à Grenade avec femme et enfants pour y donner quelque cours à l'université pendant un an. Il est à peine installé, et non sans mal, dans

l'ancien quartier mauresque de la ville que la mort de son père, vieux et diminué, l'atteint de plein fouet. Ce père avait fait le débarquement de Normandie. Et il semble bien que le jeune étudiant canadien en médecine, devenu militaire, ait été couvert de femmes. L'Angleterre, la France, l'Italie auront été les principales escales d'une jeunesse depuis longtemps réduite à l'état de souvenirs, depuis peu de passé révolu. « Je reviens à mon propos initial, écrit Jolicœur: se voir, se penser après la mort, avec l'intelligence que nous avions au moment de mourir, cela a-t-il un sens? [...] S'il est impossible de concevoir l'au-delà ici bas, il doit falloir disposer de toutes ses ressources pour pouvoir concevoir l'en-deçà quand on est ici haut. » Précipitamment, le fils rentre seul à Québec afin d'y régler les formalités d'usage.



CARREFOURS

Après quoi, il retourne à Grenade, où l'attendent les siens, ainsi que le vrai deuil, dont ce récit sera l'une des formes possibles.

Mais on ne saurait avoir consacré sa vie professionnelle au rigoureux travail de la traduction, comme l'a fait Louis Jolicœur avec la langue espagnole, être à ce point tourné vers l'autre, par conséquent, et accepter de confiner cette perte à la seule sphère du privé.

Des pères et des fils, l'auteur en trouvera dans la chronique de Grenade que rédige, au XIX^e siècle, un certain don Francisco de Paula Villa-Réal y Valdivia, dont il traduit ici de larges extraits. Pour autant, ce n'est pas le siècle de ses contemporains Gautier et Stendhal, ayant aussi chanté leur Grenade, qui retiendra le chroniqueur Valdivia, mais le XV^e siècle, alors que la ville andalouse passait aux mains des rois catholiques d'Espagne, Ferdinand et Isabelle, après plusieurs siècles d'une domination arabe marquée par la tolérance, l'épanouissement des arts et des sciences. Boabdil fut le dernier

souverain maure de Grenade, laquelle dut à sa reddition de ne pas avoir été détruite. Boabdil était aussi doux que son père, Mucey Halem, était dur. Devant la force des armes, le fils choisit de sauver la beauté et de se rendre, quitte à être jugé sévèrement par la postérité.

A traduire la chronique toute romantique de leurs règnes successifs, Jolicœur voit cependant les différences s'estomper, le doux Boabdil faire preuve d'une résolution dont même sa mère, l'intraitable Aïxa, le croyait dépourvu et qu'il transmettra à son propre fils, adolescent au moment d'être jeté dans l'exil. De même verra-t-il le dur Mucey Halem se montrer sensible, et pas seulement aux charmes de l'esclave chrétienne qu'il invite à se convertir à l'Islam et à prendre place sur le trône de Grenade, signant peut-être sans le savoir, par cette apostasie, le début de la fin de la domination arabe en Europe méridionale.

Voitures et klaxons

Souvenirs, souvenirs. Louis Jolicœur est écrivain. S'il emprunte à l'histoire, c'est aussi pour mieux lui tourner le dos. La Grenade actuelle est envahie par les voitures et les marteaux-piqueurs, les gens y sont pressés, les touristes omniprésents. Dans les cafés, il voit défiler toutes sortes de destins qu'il remodèle à sa guise, prêtant à cette femme telle volonté de rompre, à ce petit garçon un sentiment d'ennui. Au fil des jours, son regard recompose ainsi le tableau de la ville moderne en laissant affluer les souvenirs puisqu'il s'agit aussi, pour lui, de renouer avec la Grenade fréquentée dans sa jeunesse.

Que faire de sa vie? Faut-il s'abandonner aux événements, laissant au hasard le soin d'en dessiner en secret les contours et au temps qui passe d'en révéler le dessin? Mais lorsqu'on en aperçoit le résultat, il est

trop tard pour y changer quoi que ce soit, tout à eu lieu, et la paix de l'esprit suppose d'accepter l'image renvoyée par le dessin. Ainsi pensait sans doute le père du narrateur, si passionnément disponible devant l'imprévu, toujours un peu ailleurs dans l'instant, semant généreusement des souvenirs dans chacune des villes où il aura séjourné. Le fils croyait pouvoir défendre une manière de vivre plus déterministe mais le modèle paternel aura rappelé les limites du libre arbitre: « Tu le démontrais en méprisant les décisions, en les rabaisant à de vulgaires prétentions humaines [...]. Ce contre quoi je me suis toujours insurgé, croyant un peu candidement que le ballottement devant le destin devait être combattu par l'intervention. Dérisoire arrogance [...]. »

On pourra regretter que le volontarisme affiché du fils ne lui ait permis de mener à terme tous les romans contenus en germe dans les anecdotes ou les épisodes empruntés aux existences qu'évoque ce récit et qui sont jetées en pâture au lecteur, à peine esquissées, aussitôt abandonnées. C'est vouloir là, sans doute, un autre livre, qui n'aurait pu s'intituler *Le Siège du Maure*. Très exactement, celui-ci renvoie au lieu d'une retraite dans la montagne, derrière l'Alhambra, où se réfugiait Boabdil pour rêver chaque fois que la réalité se faisait trop pressante. Aussi protéiforme qu'il soit devenu, il faut croire que le roman n'offrait pas à Louis Jolicœur l'espace narratif dont il avait besoin. Il fallait ce récit aux mélanges subtils pour qu'il puisse s'inventer les plus vrais des souvenirs.

LE SIÈGE DU MAURE

Louis Jolicœur
L'Instant même
Québec, 2002, 128 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Au cœur de la Palestine

LA PORTE DU SOLEIL

Elias Khoury
Traduit de l'arabe
par Rania Samara
Éditions Actes-Sud / Sindbad
Arles, 2002, 630 pages

NAÏM KATTAN

Qui sont les Palestiniens et quel est leur histoire depuis un demi-siècle? Elias Khoury, romancier libanais, directeur des pages littéraires du quotidien *al-Nahar* de Beyrouth, est né en 1948, année de la fondation de l'État d'Israël. Chroniqueur et essayiste, il a suivi les péripéties des événements qui ont déchiré son pays, le Liban, et le pays voisin, la Palestine.

Dans ce roman, Khoury n'a pas cherché à faire une chronique de l'histoire palestinienne. Son ambition est différente: c'est celle d'un écrivain. D'entrée de jeu, il ne se présente pas comme un observateur non engagé. Il a à cœur le destin des Palestiniens. Dans ce fort ouvrage de plus de 600 pages, aussi traduit en hébreu, il raconte non pas l'histoire mais des histoires.

Le narrateur de *La Porte du soleil* est un militant palestinien, devenu «docteur» par hasard. Lors d'un stage en Chine, il est en effet déclaré inapte au combat et reçoit une formation d'infirmier pendant trois mois. Il se trouve au chevet d'un homme plongé dans le coma dans un hôpital de Galilée où l'on manque de tout, et d'abord de personnel. Le patient a été un militant, un héros, dont l'existence est pleine d'ambiguïtés et de contradictions. Jour après jour, le «docteur» s'emploie à lui parler, à lui raconter

l'histoire des villages de la Galilée où des combats ont opposé, en 1948, les habitants palestiniens à l'armée israélienne naissante. Des événements se chevauchent dans ce récit haletant où des personnages disparaissent pour revenir plus loin. On songe aux *Mille et une nuits*, où les protagonistes défilent, naissent et meurent, vivent des drames et des rêves. L'histoire politique est présente comme dans un arrière-plan dont les évidences s'embrouillent, s'entrecroisent dans une alternance de lumière et d'opacité. L'héroïsme n'est-il qu'apparence? Les lâchetés manifestes ne cachent-elles pas des ressources de ruse, de résistance et de défi?

En 1948, les armées des pays arabes, surnommées armées du

secours, ont fait défaut aux Palestiniens quand elles n'ont pas contraint à se rendre ces paysans qui aimaient leur terre, leurs maisons et leurs champs d'oliviers. Khoury fait état des luttes intestines ainsi que des affrontements avec les Israéliens. A plusieurs reprises, l'auteur revient sur la guerre civile qui a sévi au Liban, où les Palestiniens étaient tour à tour acteurs, participants et victimes.

Dans ce roman, les femmes, qu'elles s'appellent Nahila ou Chams, se trouvent au centre de l'arène, convoitées, désirées, violentées par des hommes qui, souvent, perdent sur elles toute maîtrise. Alors que l'éphémère et la violence régnent, celles-ci expriment leur désir, expression entêtée, venue

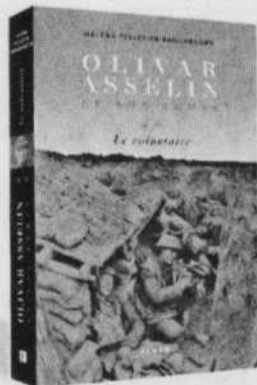
des ténèbres, pour affirmer la puissance de la vie, notamment à travers la maternité. Ainsi, l'amour déchire la nuit et illumine des existences incertaines.

Dans ce vaste récit, puissant à force de détails, chacun des hommes et chacune des femmes sont des univers en soi, uniques

avec leurs secrets, leurs rêves, leurs cris et leurs chuchotements.

Ce n'est pas la haine qui traverse ces pages mais une compassion, un amour des êtres défaits et triomphants à la fois et, surtout, par-delà les ambiguïtés, un désir soutenu, une volonté constante de comprendre ce qui s'est réellement pas-

sé. Plus que le désarroi, une tristesse imprègne ces pages, de même que la question de savoir si, pendant toutes ces années, tant de gens ont été sacrifiés sur l'autel des illusions ou si leurs sacrifices procédaient d'une véritable volonté de vivre. Dans ce roman, l'art de Khoury atteint un sommet.

Félicitations
à nos gagnants!

Olivar Asselin
et son temps
Le volontaire

HÉLÈNE PELLETIER-
BAILLARGEON

Biographie et
autobiographie

L'expérience de Dieu
avec Claudel

GILLES MARCOTTE
Livre spirituel et religieux



Chansons douces
Chansons tendres

HENRIETTE MAJOR
Album jeunesse

Fais gaffe!
Guide autocorrecteur
des fautes de français écrit

MICHEL THERRIEN
Manuel scolaire
primaire et secondaire



Les Odyssées
du livre 2002



F
FIDES

Olivieri
librairie • bistro

UN
BISTRO

DES DIZAINES
D'ÉVÉNEMENTS

DES MILLIERS
DE LIVRES

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél. : 514-739-3639
Fax : 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

SUIVEZ LE FIL ! SUIVEZ LE FIL !

Le 8^e Festival International de la Littérature

LE 8^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE
DU 10 AU 18 MAI 2002

ACCORDEZ VOS PLUMES !
Littérature et chanson

Les écrivains ne savent pas qu'écrire,
il leur arrive aussi de chanter.

INFO-FESTIVAL :
(514) 844-2172
www.uneq.qc.ca/festival

Une présentation
de l'Union des écrivaines
et des écrivains
québécois

VENDREDI 10 MAI, 20 H
MAISON DE LA CULTURE
FRONTENAC
2550, RUE ONTARIO EST,
MONTRÉAL
LAISSEZ-PASSER :
(514) 872-7882

la lecture en
Café

Le soir-là, apportez un livre jeunesse tout neuf, achetez-en un sur place ou faites un don en argent à La lecture en cadeau. Déposés sur la scène avant le spectacle, vos dons seront ensuite remis à des enfants de milieu défavorisé, âgés de 0 à 12 ans.

DIRECTION ARTISTIQUE ET ANIMATION
MONIQUE GIROUX

DIRECTION MUSICALE
PHILIPPE NOIREAUT

ÉCRIVAINS CHANTEURS
CHRISTINE BROUILLET
DENISE BOUCHER
HERMÈNGILDE CHIASSON
ANNE DANDURAND
MICHEL DESAUTELS
MICHEL GARNEAU
ROBERT LALONDE
STANLEY PEAN
BRUNO ROY
GUILLAUME VIGNEAULT

Canada Québec

THÉORIES ET PRATIQUES DANS L'ENSEIGNEMENT

Les jeunes et les représentations sociales de la réussite 14,95 \$

Les jeunes et les représentations sociales de la réussite

Les didactiques et la culture scolaire 24,95 \$

Les didactiques et la culture scolaire 24,95 \$

Changement conceptuel et apprentissage des sciences 24,95 \$

Changement conceptuel et apprentissage des sciences 24,95 \$

Partenariat chercheurs, praticiens, familles 39,95 \$

Partenariat chercheurs, praticiens, familles 39,95 \$

L'intégration des minorités visibles et ethnoculturelles 24,95 \$

L'intégration des minorités visibles et ethnoculturelles 24,95 \$

Les Éditions LOGIQUES

QUEBECOR MEDIA

7, chemin Bates, Outremont (QC) H2V 1A6
Pour information: (514) 270-0208

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Une Robinsonne de première force

On a envie de remercier Felicia Mihali d'avoir eu l'heureuse idée de s'installer ici il y a deux ans après avoir quitté sa Roumanie natale: elle nous offre, comme un cadeau inespéré, ce premier roman qui révèle déjà un talent d'écrivain.

La ressemblance suggérée, sur la quatrième de couverture, entre ce livre et le chef d'œuvre de Marie-Claire Blais, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, n'est pas qu'une simple fanfaronade d'éditeur comme on en lit souvent. Il y a dans *Le Pays du fromage* une puissance d'évocation assez semblable, une même faculté d'insulser une sombre beauté à un monde de déchéance.

Le lieu même où se passe l'essentiel du roman de Mihali n'est pas sans rappeler celui de Blais: un hameau perdu quelque part dans une lointaine campagne, un de ces coins de misère comme il y en a dans la plupart des pays du monde, là où la vie semble arrêtée depuis des siècles. C'est dans cette Roumanie profonde, où on pourra reconnaître tout à la fois un arrière-pays universel, que la narratrice du roman de Mihali a grandi et qu'elle décide de revenir, en emmenant avec elle son jeune fils, après 15 ans passés dans la capitale. Elle quitte du coup son mari, dont elle vient de découvrir qu'il la trompait.

Dépit ou simple coup de tête? Au moment de partir, elle a en tous cas le sentiment que l'aventure l'attend alors qu'elle a jette un dernier coup d'œil sur les étages de sa bibliothèque, où elle remarque le *Robinson Crusoe* de Defoe de même que l'étonnante réécriture qu'en a faite Michel Tournier dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. On devine qu'il s'agit là d'un clin d'œil narquois à la littérature: la narratrice a fait des études en lettres sans pouvoir en vivre — elle n'a jamais travaillé que comme secrétaire dans une entrepri-



Robert Chartrand

se d'import-export — s'essayerait-elle à «la» vivre?

Sans nostalgie apparente, elle s'installe dans des masures abandonnées où elle a grandi. Paradoxalement, il semble régner dans ce logis insalubre, comme dans tout le village, un génie des lieux, insidieux, maléfique, auquel elle s'abandonne à son tour. Au fil des jours et des semaines, pendant les quelque 18 mois qu'elle va passer là-bas, elle vivra dans la crasse et le désordre, parmi la vermine, se nourrissant à peine, dans un état de prostration entrecoupé de brefs sursauts d'énergie. Son fils, laissé à lui-même, devient peu à peu un enfant sauvage, plus à l'aise avec les bêtes qu'en compagnie des humains.

Ce choix délibéré de la jeune femme d'une existence quasi primitive ne semble pas relever d'une quelconque volonté d'ascétisme — ses accès de sensualité débridée ont tôt fait de nous détromper là-dessus. Il s'agirait plutôt d'un passage obligé qui lui permettrait de découvrir, à sa propre surprise, ses racines paysannes, comme s'il lui fallait pour cela connaître un

dénuement qu'elle n'avait même pas connu dans son enfance, une déchéance qui remonte bien au-delà de son propre passé.

Elle s'adonne donc à une imprégnation totale dans ce lieu, qui la sollicite corps et âme. Tous ses sens sont en vahis, en particulier l'odorat qu'elle a très sensible. L'expérience est éprouvante dans ce pays du fromage, comme elle dit, dont les effluves l'ont toujours écoeuvée. Elle revivra par ailleurs l'antique soumission des femmes en fréquentant un ami d'enfance, un homme «assez vieux pour que son instinct paternel soit atténué par l'égoïsme de vivre librement», dont elle aime l'indifférence, pour qui les femmes sont de simples objets de plaisir toutes interchangeables. Elle lui est reconnaissante de montrer par là «son immense honnêteté masculine»...

Parmi les souvenirs qui lui reviennent, elle s'attarde à celui de quelques proches, moins ses père et mère qu'une tante, qui fut une conteuse hors pair. Elle donnera d'ailleurs à la narratrice le goût de recréer en imagination une partie du passé familial, en particulier celui d'un couple de bisaïeux.

L'imaginaire prend ainsi le relais du corps et de ses sensations pour lui permettre d'habiter toute entière le lieu de son enfance. Il y a jusqu'à sa perception des autres qu'elle tente de calquer sur celle de ces campagnes frustes, aussi durs que leur coin de pays. Autrement dit, aujourd'hui, assure-t-elle, tout n'est «que peine et accablement. Hommes et femmes: entre eux il n'y a de place ni pour la beauté, ni pour la tendresse, ni pour l'amitié».

Quant à son mari qu'elle vient de quitter, elle le trouve laid, et tout juste «suffisamment consciencieux pour n'être ni promu ni licencié». Ce Robinson féminin n'éprouve même aucun chagrin quand on viendra

lui enlever son fils. C'est au prix de cette sécheresse de cœur, de cynisme, qu'il va pouvoir reconnaître l'importance jusque-là insoupçonnée de ses origines, cette lignée qui a cultivé de tout temps la culpabilité et la honte de soi.

La littérature, dans cette aventure, lui sera longtemps de peu de secours. On croirait même qu'elle l'a reniée. Mais la voici qui lui revient alors qu'un ami bienveillant lui offre une partie de sa bibliothèque. Elle va lire ou relire des auteurs de tous les pays, de Shakespeare à Samuel Beckett en passant par Diderot ou Novalis, mais ce sera pour ne retenir chez l'un ou l'autre qu'une phrase ou le trait de caractère d'un personnage.

L'entreprise de déchéance, d'avilissement de ce personnage de femme est bien au-delà du simple masochisme. Il s'agit plus d'une descente vers les profondeurs les plus obscures de l'humanité qui ne sera d'ailleurs pas suivie de quelque assumption heureuse. Cette jeune femme conservera jusqu'à la fin la lucidité tranchante qu'il lui a tant coûté de conquérir.

Ce roman de Felicia Mihali est une des très belles surprises de ce printemps. Elle l'a, dit-on, écrit dans sa langue maternelle, puis traduit elle-même. On peut parler ici d'une version originale, dont l'écriture est plutôt sobre, fort bien maîtrisée. Mihali savait bien que ce que raconte ce personnage de femme est parfois assez terrible: ce n'était pas la peine d'en rajouter sur la manière de le dire.

robert.chartrand5@sympatico.ca

LE PAYS DU FROMAGE

Felicia Mihali
XYZ, collection «Romanichels»,
Montréal, 2002, 224 pages

Entrevue avec l'écrivaine Shan Sa

Jeux de guerre à la chinoise

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Elle est jeune et belle, formidablement douée, et son histoire tient du conte de fée. Son dernier roman, *La Joueuse de go*, écrit en français et publié chez Grasset, a remporté le prix Goncourt des lycéens. Les deux titres précédents qu'elle a publiés en France ont eu aussi connu les honneurs. Il faut dire que Shan Sa, née à Pékin puis exilée en France après les événements de la place Tianan-

men, est perfectionniste. «Je voudrais atteindre une certaine perfection» en français, dit-elle. Sa conquête de la langue française ressemble à la stratégie de la joueuse de go, dans son dernier roman. Et comme elle, elle est persévérante et déterminée.

Pourtant, Shan Sa n'a que 29 ans. Et c'est à huit ans qu'elle a publié pour la première fois des poèmes chinois dans son Pékin natal. À 17 ans, elle quitte, seule, Pékin pour Paris, l'Asie pour l'Europe, le chinois comme

langue d'écriture pour le français. Elle était récemment de passage au Québec, pour le Salon du livre de Québec.

Son dernier roman raconte une partie de go, ce jeu japonais d'origine chinoise, que se livrent un soldat japonais et une jeune Chinoise douée.

Autour de ce damier, c'est aussi l'avenir de la Chine, envahie par le Japon dans les années 30 et où se formaient des foyers de résistants communistes, qui va se jouer. Parallèlement, la partie met en scène

la force phénoménale d'une jeune femme qui met en déroute, l'un après l'autre, ses prétendants. Écrit dans un français poétique, économique, le roman plonge le lecteur occidental dans une période cruciale de l'histoire de la Chine, celle qui a précédé la révolution populaire.

«Ma grand-mère était une résistante» contre le Kuo-Ming-Tang, raconte l'écrivaine. Puis, sa mère, née sous les bombardements japonais, est devenue universitaire, écrivaine aussi.

«Je viens d'une lignée de femmes fortes», dit-elle. Shan Sa, c'est son nom de plume. Un nom qui signifie, en chinois: la montagne et le bruissement du vent. «C'est dans la tradition lettrée, en Chine, d'avoir un nom de plume, dit-elle. En Chine traditionnelle, on a toujours un nom de plume

qui exprime le choix, l'engagement, la vision du monde.»

Cette résistance, qui est au cœur du roman de Shan Sa, est annonciatrice de la Chine de Mao. «Dans ce livre, qui est un roman d'abord, le contexte politique est important. Il est vrai que le parti communiste avait une vraie popularité en Chine. C'était la seule solution qui se proposait, à la fois contre l'envahisseur japonais et contre la Chine mi-féodale, mi-coloniale», dit-elle. La Chine était alors partagée entre de très nombreuses puissances coloniales — la France, l'Amérique, l'Allemagne, la Russie, l'Italie, l'Espagne... «Toutes les puissances étrangères avaient des concessions en Chine.»

Le jeu de go de Shan Sa oppose un soldat japonais et une jeune Chinoise, et les deux puissances presque jumelles, l'homme et la

femme aussi, s'étreignent, se cherchent, s'éliminent, à travers ces stratégies. Il y a dualité entre la Chine et le Japon, mais aussi dualité tout court, «la dualité entre l'homme et la femme, la vie et la mort, l'amour et la haine».

«La civilisation japonaise a pris racine dans la civilisation chinoise», ajoute-t-elle, et a évolué différemment. Il y a entre ces peuples à la fois une attirance irrésistible et un conflit.»

Née dans un milieu lettré — ses parents sont tous deux écrivains —, Shan Sa a vite acquis une connaissance solide de la littérature chinoise. «La littérature classique de mon pays, c'était le grand amour de ma jeunesse», reconnaît-elle. La littérature asiatique, chinoise et japonaise, est d'ailleurs omniprésente dans ce roman complété de notes en bas de page.

Arrivée en France, Shan Sa a fréquenté la famille du peintre Balthus, et devient employée à l'étude du peintre, dont la femme est japonaise.

«J'ai découvert la littérature japonaise en rencontrant Balthus et sa femme japonaise». Cette littérature japonaise, elle la lira en français et en chinois, mais elle la citera abondamment dans *La Joueuse de go*. On y trouvera des extraits du *nô* du XIV^e siècle, un poème du Japon du X^e siècle, et d'autres plus contemporains.

C'est à l'occasion des événements de la place Tiananmen que Shan Sa a quitté la Chine. Comme les autres étudiants chinois, elle réclamait des mesures contre la corruption, une plus grande liberté d'expression. Aujourd'hui, elle veut aller au bout de son expérience en français, dit-elle, avant d'ajouter, philosophe: «si la France passe à l'extrême droite, je ne sais pas où j'irai.»

LA JOUEUSE DE GO

Shan Sa
Grasset
Paris, 2001, 350 pages



Prix des Libraires
du Québec

LA 9^e REMISE DU
PRIX DES LIBRAIRES DU QUÉBEC

Le lundi 13 mai 2002

Un hommage aux romanciers organisé
par l'Association des libraires du Québec
en collaboration avec le journal Le Devoir

FINALISTES - ROMAN
QUÉBÉCOIS

Putain, Nelly Arcan
(Seuil)

Rouge, mère et fils,
Suzanne Jacob (Seuil)

Ruelle Océan, Rachel Leclerc
(Boréal)

Le ravissement, Andrée A. Michaud
(L'Instant même)

Du mercure sous la langue,
Sylvain Trudel (Les Allusifs)

FINALISTES - ROMAN
HORS QUÉBEC

Pilgrim, Timothy Findley
(Serpent à plumes)

La Constance du jardinier,
John Le Carré (Seuil)

La Perte et le Fracas,
Alistair MacLeod (Boréal/L'Olivier)

La musique d'une vie,
Andrei Makine (Seuil)

Mon nom est Rouge,
Orhan Pamuk (Gallimard)

alq
Association
des libraires
du Québec
www.alq.qc.ca

UNEQ
Union des écrivains et écrivaines
québécoises
SOPAC
Société de développement
des écrivains québécois

LE DEVOIR

adp
PUBLISSEUR SAUVAGE

Les écrits

La doyenne des revues littéraires au Québec

À lire dans le numéro de avril 2002



Des essais de
Jacques Allard,
Jean Blot,
Suzanne Jacob,
Marcel Trudel.

Des fictions de
Gaétan Soucy,
Vénus Khoury-Ghata,
Naïm Kattan,
Véronique Bessens.

Les écrits

CASIER POSTAL 87
SUCCURSALE PLACE DU PARC
MONTREAL (QUEBEC) H2X 4A3
TELEPHONE : (514) 499-2836
lesecrits@internet.uqam.ca

SUIVEZ LE FIL ! SUIVEZ LE FIL !

Le 8^e Festival
International de la
Littérature

Le 8^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE
DU 10 AU 18 MAI 2002

LES MOTS DE GABRIELLE ROY
dits par Patricia Nolin
et Monique Spaziani

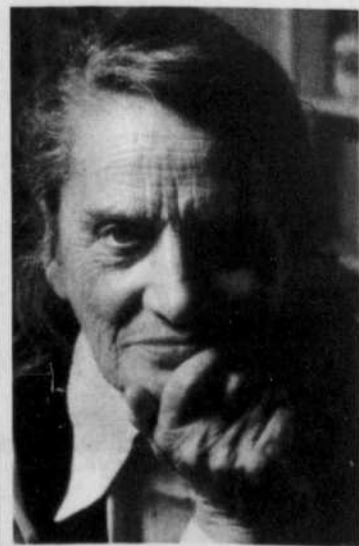
INFO-FESTIVAL :
(514) 844-2172
www.uneq.qc.ca/festival

Une présentation
de l'Union des écrivains
et des écrivaines
québécoises

LUNDI 13 MAI, 20 H
SALLE DU GESU
1202, DE BLEURY, MONTREAL
METRO PLACE-DES-ARTS

PRIX D'ENTRÉE : 8 \$

BILLETS : (514) 861-4036
ADMISSION : (514) 790-1245



1947.
Deux ans après la parution
de *Bonheur d'occasion*,
elle nage en pleine gloire.
Elle rencontre celui qu'elle
appelle *Mon cher grand fou*.

1979.
Plus de trente ans ont passé.
Grande voyageuse, elle aura
écrit 485 lettres d'amour
et d'amitié à son compagnon
Marcel Carbotte. Et une des
œuvres les plus importantes
de notre littérature.

TEXTES
GABRIELLE ROY
LECTURES
PATRICIA NOLIN ET MONIQUE SPAZIANI
RECHERCHE MUSICALE
CLAUDE LEMELIN

LITTÉRATURE

ROMAN FRANÇAIS

L'à-quoi-bon de l'existence

Christian Garcin investit des niches de silence

GUYLAINE MASSOUTRE

Christian Garcin, né en 1959 à Marseille, est entré en littérature par sa passion chinoise. Il a beaucoup burlingué à travers les continents, sur les traces de Victor Segalen (*Itinéraire chinois*, L'Éscampette, 2001; *Le Vol du pigeon voyageur*, Gallimard, 2000) ou d'autres grandes figures littéraires. Il vit aujourd'hui à Aubagne, dans sa région natale. Son œuvre, toute jeune, semble partie en flèche, aboutissement d'une période d'intense cueillette. Il publie coup sur coup deux petits romans, *Du bruit dans les arbres* et *Sortilège*, qui méritent, entre autres pour la postface que J.-B. Pontalis consacre au second, qu'on le découvre.

Dans *Vidas* (Gallimard, 1993), il s'était penché sur les menus gestes qui manifestent la détresse ou la folie des artistes et des écrivains, voire des personnages de l'histoire auxquels il prêtait sa plume. Avec *Du bruit dans les arbres*, il donne de l'ampleur à ses silhouettes sans les noircir en épaisseur.

Le roman met en scène trois personnages narrateurs: un journaliste, un photographe et un écrivain reclus de 80 ans, qui a été jadis l'amant de la mère du journaliste. Cette femme s'étant suicidée après la rupture, le fils, un thésard raté, entreprend de faire un portrait de l'auteur, devenu misanthrope, sous forme d'entrevue. L'écrivain, Norwich Restinghale, livre à son tour ses pensées intimes, et le photographe, témoin et médiateur, assiste à la montée de l'angoisse qui, au cours de l'entretien, précipite la rencontre en psychodrame.

Sincérité et imposture

L'ouvrage n'est peut-être pas très adroitement construit mais propose une interrogation pertinente sur les relations humaines et, surtout, sur le rapport de la biographie et de l'œuvre chez un romancier. D'un côté, il y a Restinghale l'écrivain, génial et généreux; de l'autre, il y a le même homme au quotidien, démolisseur féroce, capable de pousser sa compagne à l'autodestruction. L'enquête consiste à démêler la sincérité de l'imposture: la fréquentation d'un auteur confirme-t-elle ce que l'œuvre véhicule? Et si non, tout n'est-il, en littérature, que simulacre?

L'ouvrage s'ouvre sur un doute pessimiste. Une angoissante impression, portée par le photo-

graphe, hante la posture de l'écrivain: «Les êtres humains lui apparaissent soudain plus étrangers que jamais, il avait le sentiment qu'aucune expérience commune ne les réunissait plus [...], comme ces rescapés qui, après avoir côtoyé l'impensable, l'inracontable, demeurent pour le restant de leurs jours étrangers à tous, y compris aux plus proches...» L'écriture de la désillusion, chez Garcin, est précise et juste. Peu à peu, elle confirme ce qui lie les trois êtres en présence: la perte d'un être cher, irremplaçable; la douleur les rassemble autour de la fascination pour ce qui se délite et sombre.

Des pages très délicates sont consacrées à l'évocation de paysages et au portrait d'une sourde-muette dont le beau visage illumine un monde silencieux. Une métaphysique de l'absence en découle: «Et moi, pensant cela, je me suis mis à fermer les yeux et voir danser devant moi les visages et les corps des disparus qui me hantaient sans répit, me disant que je devrais peut-être écrire aussi, pour quoi pas, nommer certaines choses, en démêler d'autres et essayer d'y voir un peu plus clair dans cet amalgame de gris et de blanc qui m'abritait.»

La rencontre entre l'écrivain et le journaliste provoque une sorte de cataclysme car l'écart entre les choses dites et sues, cette réalité fautive, va être opérée dans leurs pensées et finalement convoquée à la parole. Garcin réussit à saisir le flou qui tenait à égales distances la figure honnie, le paranoïaque écorché et le maître des illusions, trois aspects d'un même homme. On y lira des propositions sensibles sur la métamorphose littéraire, où «le souvenir écrit remplace peu à peu le souvenir vécu». C'est simple et clair.

Récit halluciné

Sortilège se présente comme un rêve. Morcelé par des événements au bord du fantastique, campé sur un échange d'identités masculine-féminine, ce texte étrange, sous-titré «récit», tente de saisir la vie avec un accent de réalisme que la nature des péripéties dénie. Cauchemar ou sur-réalisme retrouvé, il y réside un secret, un penchant naturel et inexplicable, non dévoilé, qui parle de fuite, de disparition, de désert. Ces figures de la mort y aspirent les protagonistes, Ezra et Misra, êtres de chair qui font d'hypothétiques rencontres.

«Sa prose est sensible, non réflexive», écrit J.-B. Pontalis, véri-

tablement sous le charme, dans sa postface à l'ouvrage. «Qu'est-ce donc que le langage, qu'est-ce d'autre que la littérature sinon de faire apparaître ou réapparaître le disparu avec l'espoir de lui rendre, par les pouvoirs fragiles de l'encre, un peu de couleur?» De la grotte où Ezra s'est retiré pour y achever sa vie en ermite, la purgation de l'inutile s'opère. Après un voyage dans le déséquilibre, à côté d'un squelette, l'ascèse fait exploser le douloureux «cocoon de certitudes». On ne vous dira pas quel étrange mission la relance. Sachez cependant qu'il y a une expédition en montagne, une boîte fermée et une histoire en forme de tunnel dans laquelle on s'engouffre, comme les enfants montent en cachette explorer les vieux greniers.

À la question posée dans *Du bruit dans les arbres*, l'écriture au son confidentiel de Garcin murmure une réponse, plus nettement affirmée dans *Sortilège*: la littérature quitte la rugosité, les aspérités du monde humain. Elle y substitue la complicité retrouvée, l'unisson du silence qui s'étend au terme de la réconciliation des êtres avec leurs sens dans la vastitude déserte d'un paysage.

De Christian Garcin:
DU BRUIT DANS LES ARBRES
Gallimard
Paris, 2002, 110 pages

SORTILÈGE
Champ Vallon
Seysssel, 2002, 126 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Souvenirs d'Afrique

SOPHIE POULIOT

«Je n'ai tout simplement rien compris à l'Afrique», avouera Philippe, le narrateur. Pourtant, ce continent où la vie, surtout dans les campagnes, diffère tant de celle des Occidentaux, il l'aura bel et bien arpenté. Il en aura subi les affres et savouré les plaisirs, mais n'aura eu que très rarement le contrôle réel sur les événements, se laissant plutôt entraîner d'une aventure à l'autre, d'une découverte à l'autre. C'est ce séjour en des terres étrangères, parfois hostiles en raison de leur part d'inconnu, que raconte *La Route de Bulawayo*, le premier roman de Philippe Aquin.

Philippe et Nours, son compère, ont élaboré un plan de voyage qu'ils entendent suivre à la lettre. Toutefois, ces itinéraires avaient été planifiés sans compter la famine, version africaine, et autres imprévus qui allaient jaloner le parcours des voyageurs. Sécheresse, brucellose, maladie vénérienne et mauvais trips de drogues figureront au nombre des péripéties. Quoi qu'il en soit, au-delà des aventures vécues par les compagnons, l'intérêt que présente *La Route de Bulawayo* réside essentiellement dans le regard porté par l'auteur sur les coutumes locales de l'Afrique du Sud et du Zimbabwe, deux États visités par les protagonistes.

D'emblée, le narrateur avoue: «Mettions cartes sur table, c'est préférable. Un Québécois qui relate une histoire de Blancs en Afrique, ça ne passera pas facilement. C'est clair. Je ne me fais aucune illusion, d'ailleurs. Je serai taxé de touriste, traité de "racialistic white boy" et ainsi de suite.» Certes, Aquin pose un regard d'étranger sur une région du monde qui n'est pas la sienne. Il se surprendra ainsi de



sances. Outre les aventures et le cheminement psychologique des voyageurs, la dimension «ethno-historique» de *La Route de Bulawayo* est très importante. En effet, les deux globe-trotteurs rencontreront une pharmacienne pour le moins loquace. Kombolwe Mashiloane racontera, au duo de ceux qu'elle appelle les Petits Blancs, l'histoire de sa vie et, par la même occasion, un pan de l'histoire africaine. Son récit, que ses destinataires immédiats jugent interminable, s'avère plus qu'instructif. Il occupe d'ailleurs une place prépondérante dans les souvenirs de son périple que relate le narrateur.

Ce récit de voyage, c'est à une serveuse du bar où il cultive avec soin son blues du retour que Philippe le formulera. Cette stratégie permet non seulement à l'auteur d'employer des expressions empruntées à la langue orale, mais aussi d'interpeller un interlocuteur par le recours à la deuxième personne. Le procédé confère un caractère direct et dynamique au récit, bien plus que ne l'aurait fait la traditionnelle technique du journal de bord.

Premier ouvrage publié chez Hurtubise HMH, dans la nouvelle collection Amérique, censée accueillir des romans dans une perspective continentale, *La Route de Bulawayo* est intéressant. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais c'est très certainement un récit qui, à travers un mélange d'ironie, d'histoire contemporaine et de renseignements ethnologiques, soutient l'intérêt du lecteur du début à la fin.

LA ROUTE DE BULAWAYO
Philippe Aquin
Hurtubise HMH,
collection «Amérique»
Montréal, 2002, 264 pages

QUÉBEC AMÉRIQUE félicite ses gagnants des prix Odysée



Geneviève Tardif
Jean Fontaine
Jean Saint-Germain
Auteurs du dictionnaire
Le Grand Druide des synonymes



Normand de Bellefeuille
Directeur littéraire de Québec Amérique
Auteur du recueil de poésie
Un Visage pour commencer
paru aux Écrits des Forges



Anne Tremblay
Conceptrice du site Internet
Québec Amérique

www.quebec-amerique.com

Des livres pour savoir

Où le lecteur est convié à un voyage initiatique dans l'œuvre d'un grand écrivain.

Où sont explorés les divers chemins de la culture.

17,95 \$

145 p.

Jacques BEAUDRY

23,95 \$

248 p.

Joseph MELANÇON

Romanichels

Un roman étonnant. Une écriture qui charrie avec elle, dans un même mouvement, l'immonde et le sublime.

Felicia Mihali
Le pays du fromage

Felicia Mihali
Le pays du fromage
224 p. • 22,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-21-70 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : xyzed@mink.net

DU MERCURE SOUS LA LANGUE

SYLVAIN TRUDEL LES ALLUSIFS

Les éditions Les Allusifs félicitent SYLVAIN TRUDEL, lauréat du prix Montmorency des cégépiens 2002.

POÉSIE

Marché francophone de la poésie

des mots pour le dire

Place Gérald-Godin (métro Mont-Royal) du 2 au 5 mai 2002

présenté par **Maison poésie** en collaboration avec **SAQ** LE DEVOIR

Informations et images au www.poesie-quebecoise.org

Samedi et dimanche
Dès 11 h 30, plus de 20 stands d'éditeurs et de nombreuses activités sous le chapiteau.
À 10 h 30, visite guidée thématique du quartier, à pied et en vélo, avec Gaëtan Dostie.

La famille à l'honneur
Samedi après-midi, atelier de création pour enfants et lectures d'étudiants.

Une veillée endiablée
Samedi soir, 21 h 30, réunion des poètes les plus audacieux du Marché au café «Porté disparu».

Des mots pour le dire
Dimanche, 14 h, table ronde sur le thème «Poésie et chanson», avec, entre autres, Julos Beaucarne et Suzanne Jacob.

Le Marché,
un rendez-vous GRATUIT à ne pas manquer!

ESSAIS

L'art d'être vieux

Le repos du soir de la vie ne doit pas devenir une invitation à «se reposer d'avoir vécu»

Bien vieillir, vivre une vieillesse heureuse: sait-on comment, malgré les philosophes et les sages qui ont fait de cette énigme leur territoire privilégié? Nous avons une vie à découvrir, à conquérir et à réaliser. «Mais la vieillesse?», demande Jacques Laforest. *Quel sens peut-elle avoir dans l'ensemble du cycle de la vie?* Humblement, avec l'élégance retenue qui convient aux calmes scirs réflexifs, le gérontologue tente de répondre à cette question.

Bien sûr, les «pertes de la vieillesse» sont bien réelles et se font ressentir sur les plans physiologique, psychologique et social. Bien sûr, notre société croit peu en la vieillesse et engendre, ce faisant, deux figures en apparence opposées mais qui se rejoignent dans le refus de cette période de la vie: le vieillard résigné à son exclusion et l'ainé hyperactif qui nie son état. Être vieux, pourtant, c'est vivre encore, c'est vivre toujours, mais différemment.

S'il adhère à une perspective chrétienne, seule à même, selon lui, de donner tout son sens à l'expérience de la vieillesse, Laforest a tout de même tenu à diviser son



Louis Cornellier

ouvrage en deux parties bien distinctes: une première qui s'entend au «strict point de vue de la nature» et une deuxième qui place ce parcours «dans l'éclairage de la Révélation». Moins marquée spirituellement, la première partie est aussi la plus forte du livre.

L'art d'être vieux, y écrit Laforest, exige de reconnaître et d'accepter le «vieillessement objectif» sans pour autant se laisser aller sur la pente du «vieillessement subjectif». Le repos du soir de la vie, en d'autres termes, ne doit pas devenir une invitation à «se reposer d'avoir vécu» mais bien plutôt le tremplin d'un approfondissement existentiel à même de rendre son unité, son intégrité à une vie qui,

sans lui, demeurerait inaccomplie. Et cela, ni la résignation ni l'agitation ne peuvent le permettre.

Il existe une joie de vivre, propre à la vieillesse, qui passe par une «qualité de présence» au monde d'aujourd'hui et par un renouement lucide avec la faculté d'émerveillement propre à l'enfance. Inspiré par Marcel Proust, qui écrivait qu'«il faut croire aux choses», Laforest a cette belle formule: «Si les enfants possèdent cette faculté comme un don de la nature, les adultes (et à plus forte raison les vieillards) doivent se l'approprier par une activité intérieure créatrice. Tandis que les enfants sont les spectateurs émerveillés du monde, les adultes, eux, sont créateurs de la réalité qui les émerveille.»

Ce «second regard», qui s'applique aussi au domaine de la foi dans la mesure où celle-ci «ouvre nos yeux sur le monde surnaturel qui transparaît dans les réalités sensibles de notre monde», ne peut advenir qu'à la suite d'une remise en question radicale de l'éthique fonctionnaliste (l'individu jugé à l'aune de sa valeur fonctionnelle dans la société) au profit d'un nouveau système de valeurs qui privilégie l'être au faire. C'est ainsi qu'il devient possible, à l'heure d'apprivoiser la mort, «d'expérimenter sa vie comme une montée en même temps qu'on l'expérimente comme un déclin».

Rédigée dans une perspective ouvertement chrétienne, la deuxième partie de l'ouvrage reprend ce parcours de belle façon en y ajoutant des considérations inédites. Laforest, par exemple, y interprète



l'intensification de la sensibilité religieuse qu'on remarque chez les vieillards par un appel d'être inscrit au cœur de l'expérience humaine: «En raison de la sensibilité nouvelle qu'avive en eux la menace de l'anonymat, les vieillards peuvent découvrir avec émerveillement un horizon jusque-là insoupçonné. L'histoire et l'univers s'éclairent d'un jour tout nouveau du fait que, pour le Créateur, il n'existe pas de multitude impersonnelle.»

Par son usage discret et judicieux des références culturelles (plus particulièrement une toile de Brueghel et un extrait de la conversion du roi de Northumbrie racontée par Bède le Vénérable), par son ton sensible empreint de respect et d'espoir, *La Vieillesse apprivoisée* de Jacques

Laforest est, avec *Éloge de l'âge* du François Christian Combaz et *L'âge dort?* de Jean Carette, l'une des belles réflexions qu'il m'a été donné de lire sur l'art d'être vieux.

L'art de se souvenir

Pour ceux qui l'ont eue heureuse, c'est quand elle est loin que l'enfance est la plus belle. L'octogénaire Robert Morissette, qui fut professeur à l'UQAM, ne l'a pourtant pas eue particulièrement facile. Orphelin de mère à l'âge de six ans, séparé du reste de sa famille immédiate et recueilli par ses grands-parents paternels généreux mais pauvres, le gamin des années 30 que réinvente le vieil homme d'aujourd'hui apparaît néanmoins, dans ce récit autobiographique intitulé *L'Envol*, comme un enfant de la Crise que l'hospitalité de la campagne québécoise a rendu heureux.

Petit témoignage modeste, empreint de naïveté et de la sérénité qu'apporte parfois le soir de la vie, cet ouvrage se présente comme un récit d'apprentissage à l'ancienne. Morissette y raconte, sans prétention, la vie rurale d'antan, l'art de la fête des anciens (les beaux Noël simples, les mystérieux alambics), la religion populaire (le petit s'initie à l'art du conte en racontant l'Évangile et l'homélie à son grand-père qui dormait pendant la messe), les écoles de sœurs et de rang de même que les joies et les misères de la vie agricole sur une terre de Saint-

David-de-Yamaska qui peine à faire vivre convenablement la famille élargie.

Rédigé dans un style vieillot qui rappelle les historiettes du terroir à la mode il y a 100 ans, *L'Envol* contient toutefois quelques extraits qui auraient fait rougir les abbés Casgrain et Groulx. Quand Morissette se souvient de sa découverte des choses de la vie en évoquant la «patente» de «quatre pieds de long» du cheval, son cousin qui se faisait «mousser le créateur» (voir le *Dictionnaire de la langue québécoise*) en cachette et la belle Louise-Marie qui lui offrait ses charmes, il modernise, sans le renouveler, un genre habituellement plus discret en cette matière.

Il n'y a pas, dans ce livre, de nostalgie malsaine ni de moralisme à deux sous. Il n'y a que le récit d'un sympathique envol discrètement offert en partage. C'est peu mais assez touchant. Il faut savoir entendre les souvenirs des voix fragiles qui nous ont précédés.

louiscornellier
@parroinfo.net

LA VIEILLESSE APPRIVOISÉE

Jacques Laforest
Éditions Fides
Montréal, 2002, 160 pages

L'ENVOL

Robert Morissette
Éditions Carle blanche
Montréal, 2002, 132 pages

Agenda littéraire

Mai 2002

UNEQ

Union des écrivains et écrivaines québécoises

DANS LE CADRE DU 8^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE



SAMEDI 11 MAI, DE 13 H 30 À 14 H 30
Fais résonner tes mots!

AUX SONS DES TAM-TAM, DES HISTOIRES RACONTÉES PAR DOMINIQUE PAYETTE, *Un été aux couleurs d'Afrique*, KEES VANDERHEYDEN, *Enfants en guerre*, et DELPHINE PAN DÉOÛÉ, *Le Crabe et le Lion*, avec les percussionnistes de L'AFRIQUE EN MOUVEMENTS. Lecture suivie d'un jam familial - Apportez vos tam-tam! Carré Saint-Louis (Métro Sherbrooke) À partir de 8 ans. Gratuit



MARDI 14 MAI, 19 H 30
Les Mardis Fugère

CONFIDENCES LITTÉRAIRES DE DEUX ÉCRIVAINES MADELEINE GAGNON, auteur de l'essai *Des femmes et la guerre*, et SPÓJMAÏ ZARIÄB, écrivaine afghane auteur de *La Plaine de Caïn*, avec l'animateur Jean Fugère. Maison de la Culture Frontenac, 2550, Ontario Est, Montréal, (Métro Frontenac) Entrée libre

Renseignements, réservations et inscriptions au (514) 849-8540
www.uneq.qc.ca



FÉLICITATIONS AU GRAND GAGNANT DES PRIX ODYSSEE

MARC H. CHOKO
DES ORIGINES À NOS JOURS
L'AFFICHE AU QUÉBEC
CATÉGORIE LIVRE D'ART/BEAU LIVRE

CATÉGORIE GRILLE GRAPHIQUE ET MISE EN PAGES
Graphiste des Éditions de l'Homme: Anne Bérubé

MARC H. CHOKO
Directeur, centre de design de l'UQAM

MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

L'enfant, ce «tout petit homme», surgi du XIX^e siècle, est devenu, en ce début d'un autre siècle, objet de passion. «L'avenir est dans l'enfance»: jamais cette phrase n'aura eu autant de résonance. Autant la psychanalyse, avec Freud et ceux qui suivront — pensons à Françoise Dolto — aura contribué à pénétrer dans la «chambre des enfants», autant aujourd'hui, les sciences et les techniques biomédicales ouvrent grand le «magasin», la «fabrique» où se négocie le nouvel enfant, dans son œuf. Après un pédocentrisme où l'on croyait avoir tout à apprendre de l'enfant, celui-ci est devenu une espèce en danger: «être enfant, de plus en plus, c'est être une victime potentielle», une victime soumise à la maltraitance et à la précocité des visées éducatives et normatives.

Le travail de Laurence Gavarini trace une synthèse intelligente à partir des réflexions de chercheurs et de cliniciens en sciences humaines et sociales autour de la vaste question de l'enfance et des nouvelles définitions de la famille, des rapports entre les sexes et entre les générations. C'est ce que Monette Vaquin nommait, lors d'un récent passage à Montréal, «le risque anthropologique», en y ajoutant la dimension du droit. Sans se poser comme nostalgique ou passéiste, refusant de céder à la tentation de la fascination technologique, sans s'alarmer des modifications nécessaires dans les

rôles et les mentalités, Gavarini, dans une position difficile et rigoureuse, questionne le système symbolique et s'inquiète de ce qui trop rapidement «va de soi» en basculant du côté du fait accompli. Alors que la technique règne sur le bégaiement du désir et que l'homme n'a pas encore énoncé ce qu'il veut pour lui-même et sa descendance, ni défini les fondements à partir desquels se traceront les limites, le tri, les manipulations, les espérances.

Parce qu'il s'agit bien de repérer les marques d'une nouvelle normalité. De repérer ce qui secoue le «qui suis-je?» Et de noter la «mise à mal du symbolique» face au réagencement en profondeur du privé, dans l'espace de la famille et dans celui du social. Les histoires et les héritages ne se distribuent plus de la même façon. Les secrets de famille s'enferment autrement. Les identités se congèlent. La technique qui a permis la séparation entre le sexuel et la reproduction s'accroît: la reproduction n'a plus besoin de sexualité, ne sait plus «comment articuler différences des sexes et différences de générations».

S'agit-il pour l'homme d'avoir enfin réussi à maîtriser la sexualité, cette vieille pulsion, cause de tant de trouble, par son exigence de satisfaction et ses voies de décharge tantôt liées, tantôt déliées? Les limites du corps sont repoussées. On accède à une vision mécanique du corps déjà induite par la philosophie moderne, au moins depuis Descartes. Qu'adviend-il alors, au



ARCHIVES LE DEVOIR

L'enfant-roi, l'enfant de la science ne saurait être autrement qu'un enfant parfait.

niveau symbolique, de la définition de l'individu comme sujet, à partir du possible morcellement du corps, du remplacement de ses parties, et aussi de la nouvelle plomberie de sa reproduction? Que devient le désir d'enfant? Quelles nouvelles histoires l'homme devra-t-il inventer pour raconter d'où viennent les enfants? Sur quels mythes pourra s'étayer l'interdiction de l'inceste alors que les techniques et les manipulations bouleversent les places et les générations dans des passages à l'acte qui sont un déni de l'inceste? «L'in vitro fait disparaître le sexe, son évocation est considérée à la limite comme hallucinatoire, il n'y a plus que des gamètes

mis en contact par le truchement d'une technique hors corps, puis un ventre par lequel va transiter le futur enfant. Un organe donc, qui pourrait être pratiquement une machine. [...] C'est lisse, c'est propre, c'est technique, c'est médical.» Alors, qu'est-ce qu'une mère? Et un père?

Après avoir arpenté l'enfance et les mythes de la procréation jusqu'à la cité eugénique, dans la troisième partie de cet ouvrage passionnant, fouillé et documenté, Gavarini suit le lien entre la médecine et l'éducation, via l'emprise montante du modèle génétique et du modèle environnementaliste. L'enfant-roi, l'enfant de la science ne saurait être autrement qu'un enfant parfait. Il aura suffi, au préalable, de «jeter l'œuf anormal ou insuffisant dans l'évier» pour pouvoir ensuite mettre en place l'efficace d'un système d'éducation et de normalisation dès la grossesse et dès les toutes premières années de l'enfant. L'école et, bien avant, la garderie auront tôt fait de dépister l'imparfait et de le soumettre au «projet social implicite [qui] a vu le jour, qui s'articule à un droit à la normalité, qui n'est pas loin lui-même d'être synonyme de droit au bonheur pour tous. [...] C'est ce qui fait dire qu'une idée moderne de l'eugénique s'est intégrée de façon discrète aux comportements procréatifs».

Livre d'actualité, dans son sens le plus noble. Il oblige les questions, ne néglige pas les hésitations, fonce sur les ambiguïtés. Pousse la pensée hors de ses évidences, hors de ses peurs, tout en gardant le cap sur l'inquiétude profonde qui doit soutenir les avancées vers une mutation des corps et des mentalités. Vers un nouvel enfant.

LA PASSION DE L'ENFANT

FILATION, PROCRÉATION ET ÉDUCATION À L'AUBE DU XXI^e SIÈCLE

Laurence Gavarini
Préface de Jacques Testart
Denoté, collection «Médiations»
Paris, 2001, 417 pages

SUIVEZ LE FIL! SUIVEZ LE FIL!

Le 8^e Festival International de la Littérature
Du 10 au 18 mai 2002

LITTÉRATURE AU CARRÉ
Journée jeunesse

Ce samedi-là, il y aura du maquillage sur les visages, de la couleur dans les vêtements et des ballons dans le ciel. De la poésie écrite par les enfants. Des jeux, des animations, de la musique et des prix à gagner toute la journée. Un marché du livre jeunesse en plein air.

INFO-FESTIVAL : (514) 844-2172
www.uneq.qc.ca/festival

Une présentation de l'Union des écrivains et des écrivaines québécoises

SAMEDI 11 MAI, DE 10 H À 18 H
CARRÉ SAINT-LOUIS, MÉTRO SHERBROOKE
ENTRÉE LIBRE

ÉCRIVAINS PRÉSENTS : FRANCINE ALLARD, HENRIETTE MAJOR, CHRISTIANE DUCHESNE, DOMINIQUE PAYETTE, SYLVIE MASSICOTTE, LUCIE PAPINEAU, ROBERT SOULIÈRES, GILLES TIBO, JEAN-CLAUDE GERMAIN, JOHANNE BARRETTE, MICHEL LAVOIE, BRIGITTE BEAUDOIN, BERNARD BOUCHER, DANIELLE VATLLANCOURT, LISETTE BROCHU, JACQUES LALONDE, SYLVAIN MEUNIER, CHRIST OLIVER, DELPHINE PAN DÉOÛÉ, JEAN-PIERRE DAVIDTS, RICHARD POULIN, MAGDA TADROS, KEES VANDERHEYDEN ET SYLVAIN DODIER.



ESSAIS

La planète femme

« Ce n'est qu'en apparence que l'homme et la femme sont égaux. Ils le sont devant la loi, mais pour l'être dans les faits, ça prendra encore quelques petites révolutions. » – Claude Lévesque

Certains déplorent régulièrement — on pense à l'essayiste Philippe Muray — la tendance de notre époque à vouloir en finir avec les oppositions claires et séculaires: gauche-droite, hétéro-homo, etc. Le rêve serait de pouvoir être tout et son contraire, puisque toute identité constitue une construction artificielle qu'on prend à tort pour naturelle. Cette approche, ils la verront assurément à l'œuvre dans le dernier livre de Claude Lévesque, dont le titre est une paraphrase nietzschéenne. Par-delà le masculin et le féminin annonce tout un programme. Professeur de philosophie à l'Université de Montréal, Lévesque y expose, chez Freud, la permanence d'une odieuse distinction féminin-masculin, source, pour la femme, de dévaluation. Ce à quoi Lévesque oppose les thèses de Nietzsche et de ses rejetons, les Blanchot, Bataille et Derrida, fondateurs d'une théorie, voire d'une attitude, se résumant à un mot: déconstruction. Mais qui déconstruira les déconstructeurs?

ANTOINE ROBITAILLE

Le Devoir. Vous affirmez que le «phallogocentrisme, sans s'afficher comme tel, continue de régir le monde actuel». Comment cela se manifeste-t-il?

Claude Lévesque. De l'Antiquité grecque à aujourd'hui, on a conféré une espèce d'éminence du masculin par rapport au féminin. Aristote définit la femme comme un «être incomplet», une forme mâle n'étant pas arrivée à sa complétude. Je montre dans le livre qu'on retrouve cette façon de dénigrer la femme chez

instrument de communication n'affectant pas la pensée elle-même et notre rapport au monde. Or, le langage apparaît chez Nietzsche comme un système de signes qui fait que nous sommes dans une distance infinie par rapport aux choses et à nous-mêmes. Impossible, une fois que cela a été dit, de penser qu'il y a quelque chose qui précède le langage. Le langage nous fait faire un détour qui n'en finit pas de se détourner. Nous n'avons donc pas de rapport immédiat avec les choses et par conséquent avec notre corps, notre sexe.

Le Devoir. Si notre expérience du monde est toujours médiatisée par le langage, logiquement, pour changer la situation des femmes, il faut donc, comme le prônent les tenants de la *political correctness*, changer le langage?

Claude Lévesque. Oui. Ou

plutôt changer notre manière d'utiliser le langage. Parce qu'on ne peut pas en avoir un autre. La seule manière, c'est de défaire, de déconstruire, de mettre entre guillemets, d'entourer tout ce qu'on dit d'une écriture qui dit autrement. Pour montrer que le langage se situe dans le sens, dans l'idéalité, dans l'universel, alors que ce qu'on vise, ce sont les choses singulières. Mais le sens, pour être sens, doit exclure la singularité. Donc il faut maintenir une tension entre l'universel du langage et la singularité des choses.

Le Devoir. Dans cette logique, on ne peut donc pas prôner une «féminisation» du langage à proprement parler. Ce serait encore là hiérarchiser!

Claude Lévesque. Vous avez raison. On ne sait pas ce que c'est, au fond, que le féminin, le masculin! Freud disait qu'en psychanalyse on ne peut pas utiliser l'anatomie pour décrire la différence sexuelle; on ne peut pas utiliser non plus les différences sociales, les différentes fonctions, alors il dit: on va utiliser l'activité (l'homme) et la passivité (la femme). Mais justement c'est là un préjugé, transmis par le langage et qu'on a fini par prendre pour des lois de la nature.

Le Devoir. Il y a quand même l'expérience de la maternité chez la femme, qui n'est pas qu'une construction!

Claude Lévesque. Ah, il y a plusieurs sens au mot maternité. Nietzsche parle de la femme ET de l'homme comme engendrant... des vérités.

Le Devoir. En tout cas, moi, aucun de mes enfants n'a poussé dans mon ventre! La maternité,



c'est quand même capital, comme expérience, ou comme potentialité; ou pour un homme, l'absence de cette potentialité.

Claude Lévesque. Est-ce que c'est la femme qui définit la sexualité? Je pense qu'il faut aussi s'apercevoir que lorsqu'on parle de sexualité aujourd'hui, on la situe uniquement au niveau du sexe, de la copulation, de tout ce qui entoure. Freud nous avait pourtant fait comprendre que tout ce qui relève d'un comportement humain relève de la sexualité. Dans l'homme, autrement dit, on ne peut distinguer clairement une dimension sexuelle d'une dimension rationnelle ou affective. L'homme se laisse penser comme un comportement qui est marqué par toutes ses dimensions.

PAR-DELÀ LE MASCULIN ET LE FÉMININ

Claude Lévesque
Aubier
Paris, 2002, 302 pages

ESSAI
Le rebelle et l'anthropologue

NAÏM KATTAN

Ce livre est né d'un dialogue entre deux hommes. Abraham Serfaty est juif marocain. Après avoir mené une brillante carrière d'ingénieur, celui-ci passa 26 ans en prison. Il croyait en la justice et en la fraternité, et se trouva en opposition aux autorités successives de son pays, d'abord les Français et, après l'indépendance du Maroc, le gouvernement au pouvoir. Il ne baissa jamais pavillon.

Mikhaël Elbaz, de vingt ans son cadet, lui aussi natif du Maroc, est professeur d'anthropologie à l'Université Laval. On lui doit des essais, des monographies et un film sur la dispersion des juifs marocains et leurs tentatives d'intégration au Québec, en France et en Israël.

Les deux interlocuteurs ont un souci commun: le sort de la communauté juive marocaine millénaire. Serfaty, homme d'action et de sentiment, est un rebelle. Jeune, il a adhéré au Parti communiste dont il fut exclu quelques années plus tard. Cela ne l'a pas empêché de se battre pour les droits des mineurs de phosphate et pour le droit à l'autodétermination du Polisario. Arrêté, torturé, il tint bon jusqu'au bout. Relâché, il fut expulsé du Maroc et n'eut de cesse de réclamer son retour au pays natal. Il fut finalement autorisé à rentrer et se trouve actuellement en accord avec le nouveau roi et son gouvernement, fondant ses espoirs sur les changements et les réformes que peut apporter le nouveau régime.

Mikhaël Elbaz dresse un portrait saisissant de ce militant et tente d'inscrire sa terrible aventure dans le cœur des événements et dans la réalité du pays. Serfaty ne voit aucune contradiction entre le fait d'être marocain et juif. Il est antisioniste, car il s'oppose aux différences que l'on établit entre ethnies et religions. La seule origine qu'il admet est celle de l'homme. Bref, il croit en l'universalité des hommes. Elbaz l'in-

terroge sur les différences qui existent entre ceux-ci et que l'on ne peut nier. Serfaty se déclare juif, même s'il n'est pas religieux. Il adhère toutefois à l'éthique juive, admire Spinoza et le philosophe israélien Leibowitz.

Il est évident que Serfaty est pour la paix entre Palestiniens et Israéliens. Tout en étant antisioniste, il reconnaît l'existence de l'État d'Israël, qu'il critique pour son traitement des Palestiniens et des juifs orientaux.

Les deux hommes posent le problème de la fidélité à une culture traditionnelle et à sa dévalorisation. Jusqu'au bout de l'entretiens, Serfaty persiste à défendre une part du rêve marxiste d'égalité et de fraternité, tout en reconnaissant les désastres issus du stalinisme et du maoïsme. Il ne regrette nullement d'avoir dû mener la lutte pour des idéaux trahis et en faveur de mouvements politiques discrédités par le choix de l'oppression.

Serfaty regrette d'avoir raté sa vie familiale et raconte avec franchise l'échec de deux mariages, la mort de ses parents, celle de sa sœur qui a succombé aux sévices de la torture, le drame de son fils, lui aussi arrêté et torturé. Heureusement que sa troisième femme, Christine, a mené une lutte acharnée pour sa libération et pour son droit de retourner au Maroc.

Empruntant la forme du dialogue, l'ouvrage retrace l'histoire émue d'un homme et, simultanément, fait le portrait du Maroc et de sa communauté juive. Mikhaël Elbaz fait précéder le dialogue, mené avec rigueur et sans concession, d'une remarquable analyse.

L'INSOUMIS

JUIFS MAROCAINS ET REBELLES
Abraham Serfaty
et Mikhaël Elbaz
Desclée de Brouwer
Paris, 2001, 293 pages

L'AIRES



DES IDÉES

Le Devoir. Ne baignons-nous pas, depuis au moins trois décennies, dans une atmosphère où ladite prééminence masculine est presque systématiquement condamnée? Où l'on travaille à lui substituer une égalité des sexes?

Claude Lévesque. L'inégalité perdure. Ce n'est qu'en apparence que l'homme et la femme sont égaux. Ils le sont devant la loi, mais pour l'être dans les faits, ça prendra encore quelques petites révolutions. Il y a encore une association assez directe entre la femme et le sexe, la femme et la maison. En politique, dans l'entreprise, comme au plan social, elle demeure dévalorisée.

Le Devoir. Votre livre ne se situe toutefois pas à ce niveau.

Claude Lévesque. Oui, je tente de traiter de la chose non pas au plan social, mais en allant à la racine. Quelles idées fondent cette conception de la femme comme un être inférieur? L'histoire de la philosophie regorge de réponses. Et regardez à quel point il y a peu de femmes philosophes. L'éducation est-elle en cause? Rousseau destinait après tout sa Sophie à une éducation distincte de son Emile. Pour certains, comme Freud, si la femme est un être incomplet, elle doit en quelque sorte s'identifier à l'homme.

Le Devoir. Vous dites craindre le retour d'un «naturalisme» parce que selon vous, l'idée de «nature» est une sorte de corset artificiel — si vous me permettez l'interprétation — plaqué sur l'être. Ai-je bien saisi?

Claude Lévesque. On cherche souvent, aujourd'hui encore, à fonder le masculin et le féminin en nature. C'est ce que Nietzsche, en particulier, a remis en question. Nous étions depuis deux millénaires dans une logique philosophique reposant sur une opposition. Avec Nietzsche, tout change. Heidegger viendra ensuite. Puis Blanchot, Bataille et Derrida ont suivi; ce sont ces philosophes auxquels je m'attarde dans mon livre. Grâce à Nietzsche, on s'aperçoit que l'être humain est, d'abord et avant tout, un être de langage. Avant, le langage était simplement considéré comme un



Élise Turcotte
Sombre ménagerie
76 pages - 14,95 \$

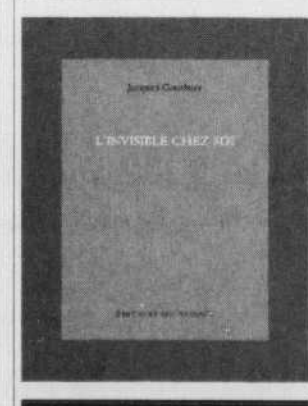
je voudrais tendre un piège
voir la nuit vaste
agenouillée
parmi les signes
je désire
comme un soir
qui n'attend pas de sujet



Clarisse Tremblay
Soif de tes eaux
88 pages - 15,95 \$

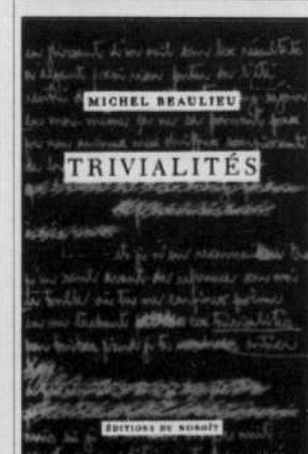
tes yeux se sont ouverts
et je ne sais plus
ô beau matineux
à quelle célébration me vouer

Préface de Christiane Frenette



Jacques Gauthier
L'invisible chez soi
96 pages - 15,95 \$

J'accueille le ciel entrouvert
jusqu'à m'oublier
dans la solitude des fleurs



Michel Beaulieu
Trivialités
n. p. - 18,95 \$

et je préfère aller à ta rencontre
poème qui distilles tes surprises
en les égrenant sous le tracé noir
de la plume grise



ÉDITIONS DU
NOROÎT
30 ans de poésie

lenoroit.multimania.com

SUIVEZ LE FIL ! SUIVEZ LE FIL !

Le 8^e Festival International de la Littérature
Du 10 au 18 mai 2002

SUIVEZ LE FIL !

Découvrez une littérature mise en scène, en musique et en images.

- 150 écrivains de tous les coins du monde.
- 70 danseurs, musiciens, comédiens, interprètes, artistes visuels.
- 60 spectacles, rencontres, expositions, projections, lectures et animations jeunesse.
- 9 jours de fête littéraire dans des salles de spectacles, des cabarets, un cinéma, un café, une librairie et... un jardin public.

INFO-FESTIVAL : (514) 844-2172
www.uneq.qc.ca/festival

Une présentation de l'Union des écrivains et des écrivains québécois

RIOPELLE

Un lieu de liberté

Paul AUSTER • François-Marc GAGNON • Huguette VACHON

Gagnant du prix Odyssée du livre 2002
dans la catégorie Essai

Disponible chez votre libraire. 29,95 \$ • édition de luxe 39,95 \$

ÉDITIONS D'ART LE SABORD • Téléphone: (819) 375-6223
Courriel: art@lesabord.qc.ca • www.lesabord.qc.ca

LE DEVOIR

DE VISU

EXPOSITION

Sculpter sa vie

BOURDELLE

Une exposition en collaboration avec le Musée Bourdelle de Paris Au Musée du Québec, Parc des Champs-de-Bataille, Québec Jusqu'au 15 septembre 2002

DAVID CANTIN

Projet lancé en 1998, à l'époque de la célèbre exposition Rodin, la rétrospective Bourdelle prend ces jours-ci l'affiche durant toute la saison estivale au Musée du Québec. Il s'agit d'un parcours d'envergure grandiose, qui présente quelque 160 œuvres, dont une centaine de sculptures. La scénographie des salles 4, 5 et 6 s'inspire de jardins tout en labyrinthes. L'exposition propose un cheminement exceptionnel par lequel on apprend à mieux connaître celui qui se cache derrière le regard

introspectif et ténébreux d'un artiste novateur.

Beaucoup plus qu'un simple élève ou disciple de Rodin, Bourdelle est en quelque sorte un «éclaircisseur de l'avenir» qui marquera le passage entre le XIX^e et le XX^e siècle. Fils d'un menuisier-ébéniste, il quittera assez tôt le giron académique pour mieux approfondir sa propre démarche à partir de la décennie 1890. Ce sont les œuvres qui couvrent cette période charnière que l'on peut retrouver principalement dans la salle 5. Sensible aux théories symbolistes, Bourdelle tissera des liens étroits avec certaines figures dominantes du milieu littéraire et artistique, qui l'amèneront à rompre de manière définitive avec le naturalisme.

C'est l'époque où une étonnante modernité émerge de son travail. On pense notamment aux visages exprimant la peur comme la souffrance de *La Guerre dite Têtes*

hurlantes (1898-1899) et à la représentation non littérale de l'anatomie de ce *Grand Guerrier* (1898-1900) en bronze. En contrepoint, on découvre aussi les nombreux visages de femmes, mi-endormies, mi-offertes tels *Femmes et roses* (1897-1898) ou la série des *Baisers*. Des contrastes qui reflètent le tempérament très complexe du sculpteur français, mais aussi une aspiration à créer librement et dans l'indépendance la plus essentielle. La richesse des effets de matière, la variété, de même que la qualité de leur fini sont déterminantes pour Bourdelle. Il expérimente d'ailleurs avec le grès, sans doute sous l'influence de Gauguin.

L'ombre de Beethoven plane dans la salle 6. De 1887 jusqu'à sa mort, Bourdelle traite le thème du célèbre compositeur à travers plus de 45 sculptures et dans de nombreux dessins, avec pour objectif de fixer les traits du personnage mythique. Le musicien deviendra alors le symbole du mystère de la création artistique. On observera également une affinité profonde entre la démarche sculpturale de Bourdelle et la musique structurée de Beethoven tendant, elle aussi, vers une synthèse. Un carré, à l'entrée de la salle, se termine par le *Beethoven*, grand masque dit tragique (1901). Cette œuvre ne laisse que deux voies possibles: le néant ou l'ordonnance. Bourdelle choisira la seconde.

C'est à ce moment que les portraits s'imposent de plus en plus: les *Madeleine Charneau* (1917) ou *D^r Koberlé* (1914-1919) épurent tant les formes que les volumes. On découvre un peu plus loin la figure intemporelle de *l'Apollon* (1900-1909) qui incarne, avec ses craquelures et ses traces de moulage, la recherche d'un rythme universel. Le divorce est alors consommé entre Bourdelle et Rodin. L'approche du premier penche désormais vers les structures internes, de même qu'une synthèse des formes qui annonce la sculpture moderne.

Au fond de la deuxième salle, l'imposant *Héraklès archer* (1909-1910) marque la consécration ultime: le début de la période de la maturité où la simplification du modelé, l'équilibre entre les espaces, ainsi que la structure d'ensemble s'imposent.

La salle 4 met en évidence les fameux reliefs pour le Théâtre des Champs-Élysées. On sait que



SOURCE MUSÉE DU QUÉBEC

Madame Vargas-Petit dite La Chilienne, 1921. Bourdelle eut de nombreux élèves provenant du monde entier, et notamment d'Amérique latine, comme Henriette Vargas-Petit. Il fait de cette jeune Chilienne, qui fut une amie de Picasso et du Corbusier, ce portrait surprenant, dressant ses cheveux tel un soleil.

Bourdelle fut étroitement associé à ce projet, construit avenue Montaigne à Paris, entre 1911 et 1913. On a droit ainsi à la réalisation la plus importante de sa carrière. Bourdelle renoue avec les grandes traditions du passé, en créant une sculpture monumentale qui se greffe au cadre de l'architecture. Il privilégie un décor plutôt avant-gardiste, bien que les critiques de l'époque lui aient reproché un certain archaïsme. Toutefois, dès 1925, cinq grandes

villes américaines présentèrent une exposition de ses œuvres. Trois ans plus tard, ce sera au tour du Palais des beaux-arts de Bruxelles de lui consacrer une vaste rétrospective. Par la suite, il y aura l'imposante commande du monument au général Carlos María de Alvear, héros de l'indépendance argentine. Un travail colossal qui exigera plus de dix années d'études attentives et de mise en œuvre par modelage. L'exposition prend fin avec le *Centaure mou-*

rant (1914), une sculpture monumentale aux résonances symboliques empreinte d'un sentiment de tristesse. C'est une composition majeure de la période de la maturité. Tant par la scénographie que par l'équilibre qui se dégage de chacune des trois salles, l'exposition Bourdelle au Musée du Québec vaut amplement le détour. Elle offre un regard neuf et puissant qui traduit la tension animant ce sculpteur des plus modernes.



SOURCE MUSÉE DU QUÉBEC

Autoportrait, vers 1885. Cet autoportrait émouvant montre le sculpteur vers l'âge de 24 ans. Sa chevelure abondante rappelle celle de Beethoven et son regard pénétrant révèle la sensibilité et le caractère introspectif de l'artiste.

NOUS DÉMÉNAGEONS !

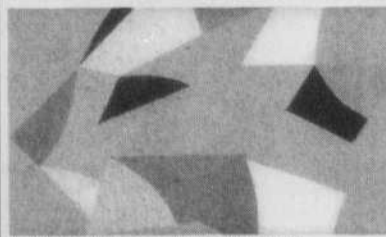
La galerie est présentement fermée.

Réouverture le samedi 11 mai au 5420, boul. St-Laurent

Visitez-nous : galeriesimonblais.com

GALERIE SIMON BLAIS

GALERIE BERNARD



La neige de 555 nires, acryl. sur toile, 54x73 cm, 2001

du mercredi 1^{er} mai au samedi 8 juin 2002

MARCEL BARBEAU

LIMITES VERTIGINEUSES (Acrylique sur toile, œuvres récentes)

90 av. Laurier Ouest Montréal (Québec) H2T 2N4 Téléphone: (514) 277-0770

Horaire de la galerie : du mardi au vendredi de 11 h à 17 h, samedi de 12 h à 17 h et sur rendez-vous

10 ANS

B3 1 \$ 2

EXPOSITION BÉNÉFICE CARITAS VENTE D'ŒUVRES D'ART

Nathalie Bandulet Claire Beaulieu Mathieu Beauséjour Chantal Bélanger José Bernard Catherine Bodmer Mariella Borello Sylvie Bouchard Yves Boucher Marie-Claude Bouthillier Sylvain Bouthillier Marie-France Brière Marthe Carrier Joceline Chabot Thomas Corriveau Marie A. Côté Patrick Coutu Gilles Cyr Christiane Desjardins Pierre Dorion Rachel Echenberg Louis Fortier Johanne Gagnon Cynthia Girard Chantal Goulet Pascal Grandmaison Charles Guilbert Éric Ilhareguy François Lacasse Éric Ladouceur Manuela Lalic Paul Landon Céline B. Laterreur Randa Lavallante Pascal Léveillé Hélène Lord Paul Lowry Christine Major Miroslav Ménard Serge Murphy Nathalie Olanick Christiane Patenaude José Pellerin Sylvie Readman Ana Rewakowicz Geneviève Rocher Denis Rousseau Hélène Sarrazin Éric Simon Vida Simon Marc-André Soucy Jack Stanley Andrea Szilasi Dominique Toutant Karen Trask Annie Tremblay Suzan Vachon Angèle Verret

123\$ 132\$ 213\$ 231\$ 312\$ 321\$

3 AU 12 MAI 2002

ACHETEZ UNE ŒUVRE ET VOUS POURRIEZ LA GAGNER : TIRAGE LE DIMANCHE 12 MAI À 15H

Galerie B312

372, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 403—Montréal (514) 874-9423—b-312@gaeneb-312.qc.ca—www.gaeneb-312.qc.ca—Ouvert—mardi au samedi—12h à 18h—dimanche 12 mai de 12h à 15h

Une 15^e année de culture et le plaisir de voyager!

le samedi 15 juin

le sculpteur Antoine Bourdelle

au Musée du Québec

transport, conférence, repas, visite

22 août - 2 septembre

Le Romantisme et Paris

départ garanti quelques places disponibles

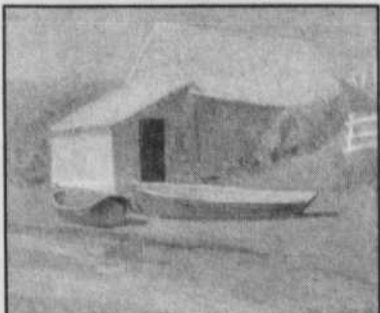
(514) 276-0207

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS

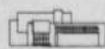
En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Stanley Cosgrove



Ice House, Barachois, Gaspé, 1936. Coll. MAJ

Il aura réinventé pour nous l'art du dépouillement.



MUSÉE D'ART DE JOLIETTE www.bw.qc.ca/musee.joliette

FRANÇOIS-MARIE BERTRAND

DE VISU

Jusqu'au 11 mai 2002

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY 358, rue Sherbrooke Est, Montréal H2X 1E6 Téléphone : 514 284-0003 Télécopieur : 514 284-0050

EXPOSITION

RICHARD MONTPETIT

DU 7 AU 18 MAI

Visitez le site www.total.net/~klinkhof/ pour voir l'exposition



"Près de Marie-Anne"

Huile sur toile 24" x 36"

GALERIE WALTER KLINKHOFF INC.

1200, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL TEL. (514) 288-7306 Courriel : klinkhof@total.net

DE VISU

ARTS VISUELS

Bric-à-brac finnois

F2F

NOUVEAUX MÉDIAS
DE LA FINLANDEGalerie Liane et Danny Taran
Centre des arts Saidye Bronfman
5170, chemin de la Côte-Sainte-Catherine
Se poursuit jusqu'au 2 juin

JEAN-CLAUDE ROCHEFORT

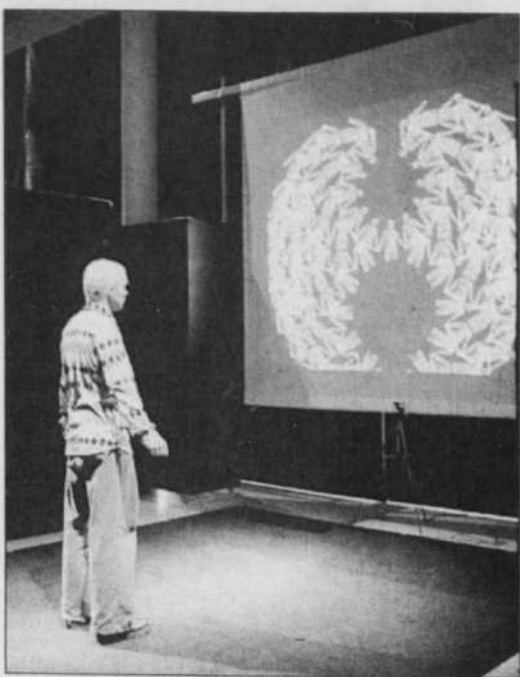
La fonction des textes introductifs placés à l'entrée des salles d'exposition est fort simple: fournir quelques clés de lecture au visiteur, lui suggérer des pistes d'interprétation parmi d'autres possibles. En règle générale, lorsqu'on souhaite prédisposer favorablement son interlocuteur, on a tout intérêt à éviter les prétentions conceptuelles creuses. Le conservateur — ou le promoteur — de F2F, *Nouveaux médias de la Finlande* dérive dans ce sens, et pas qu'un peu: «F2F, Nouveaux médias de la Finlande explore l'inexploré du monde de l'art contemporain.» Comme début de programme, difficile de viser plus haut. L'exposition se propose également de réfléchir, par l'entremise des œuvres réalisées par sept artistes finlandais, sur quatre thèmes: «La frontière entre l'expression numérique et l'expression analogue [sic]; l'interaction sociale et les besoins personnels à l'ère numérique; les possibilités du dialogue homme-machine; l'élargissement de notre champ de vision quant à l'avenir informatisé.»

Le texte, bourré de dérapages terminologiques, se poursuit en soulevant les questions de «brouillage de frontière entre technologie et contenu artistique» et, surtout, on prend soin de nous indiquer que les installations déployées dans la salle d'exposition sont «interactives et expérimentales, qu'elles ne sont ni en boîte ni sur écran; elles opèrent à l'air libre». Ce qui s'avérera erroné car chaque participation est compartimentée par de banales cloisons au design high tech. Est-ce que les œuvres présentées seront à la hauteur d'une aussi belle brochette d'intentions? Ça reste à voir.

L'œuvre qui inaugure le parcours est signée par Marita Liulia et n'a rien de renversant. Il s'agit d'un cédérom présenté sur un iMac standard. Intitulé *SOB (Son of a Bitch) Visite mystère multimédia de l'univers masculin*, le document nous fait pénétrer dans l'appartement et la vie de Jack L. Froid, «un psychanalyste et expert en masculinité». Disons-le franchement, le médium de l'exposition ne se prête guère à ce type d'œuvre, le confort domestique étant, et de loin, plus approprié. En effet, quel visiteur est assez vertueux pour patienter debout, cliquant tantôt ici, tantôt là, pendant d'interminables minutes, pour finalement voir apparaître de sombres images d'intérieurs et d'ineptes clichés sur les travers du mâle moderne? La pièce qui suit cette fable humoristique met à rude épreuve notre sainte horreur de l'interactivité. *Hit 2 Morrow*, de Kristian Simolin, est une installation vidéo constituée d'une cible, d'un arc et d'une flèche dont l'extrémité est munie d'une pochette de caoutchouc. Lorsque l'archer fait mouche, divers scénarios de catastrophe apparaissent sur la cible-écran: la démographie galopante, la consommation illimitée des ressources énergétiques et ainsi de suite. Les moyens pris pour véhiculer de pareils messages laissent songeur.

Théâtre d'ombres

À quelques pas de cet espace de tir pour grands enfants, un petit théâtre d'ombres et de lumière capte l'attention et n'attend qu'une chose: qu'on l'anime. Là encore, malheureusement, l'interactivité est à l'honneur. Dans ce dispositif aux engrenages sophistiqués de Hanna Haaslahti, l'image du visiteur est, paraît-il, «intégrée à une suite d'images vidéo où des jouets super-héros animés s'enorgueillissent de leurs nouveaux scalps dans la bataille contre les esprits indifférents».



SOURCE CENTRE SAIDYE BRONFMAN
Mirror de Juha Huuskonen se présente comme une peinture interactive.

Se laisser prendre et incorporer à de belles images de guerriers à notre insu, voilà sans doute l'une des modalités de «l'inexploré dans l'art contemporain». À proximité de ce théâtre intime, on entend les pleurs d'un enfant qui proviennent d'une installation de Heidi Tikka intitulée *Mother, child*. Au moment de notre passage, le projecteur ne fonctionnait tout simplement pas. Les éléments en place permettaient cependant de deviner l'amateurisme de ce petit exercice de déconstruction. En traversant le couloir pour pénétrer le stand commercial de faux cosmétiques *Need*, œuvre de Tuomo Tammenpää, on comprend enfin d'où émane ce tohu-bohu. L'artiste a conçu une agressive campagne publicitaire vantant une œuvre de Juha Huuskonen qui se présente comme une peinture interactive. Mais cette fois, l'interactivité ne se résume pas à exiger des singeries du spectateur. En entrant dans l'espace, une caméra vidéo capte le visage du spectateur et le propulse dans un jeu complexe de doubles diaphragmes s'atomisant à l'infini et se refermant sur eux-mêmes. Une musique électronique module les mouvements au gré de nos déplacements dans l'espace. (Œuvre à la fois sobre et poétique, on voit poindre ici l'esquisse de ce qui aurait pu constituer un discours pertinent sur la spécificité et les riches virtualités de l'image numérique. Nous ne discutons pas de la dernière œuvre au programme (*Aquarium*, de Teijo Pellinen Et Co) puisqu'il s'agit d'une émission de télé interactive qui n'a qu'un intérêt sociologique.)

On termine le parcours de cette exposition en ayant l'impression d'avoir été berné sur tous les plans. On nous avait promis des tas de choses et on se trouve tenu de lire d'innombrables notices prescriptives qui émaillent le parcours de l'exposition et sans lesquelles la plupart des œuvres seraient carrément inopérantes: prenez le morceau d'étoffe blanche et déposez-le sur vos genoux; saisissez le combiné téléphonique et composez... Si l'interactivité et les nouveaux médias se résument à une soumission passive à des modes d'emploi à suivre à la lettre, alors on ruine irrémédiablement le libre jeu de son imagination et de son entendement, hélas.

Mise au carré

Martin Bourdeau reprend une idée ancienne issue de la peinture classique: un tableau est fait d'un feuilleté sans fin que celui qui regarde pourrait dévoiler

MARTIN BOURDEAU
Galerie Roger Bellemare
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 502
Jusqu'au 11 mai

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

La Galerie Roger Bellemare continue son bon travail de défense d'une nouvelle abstraction géométrique produite par de jeunes artistes. Après avoir présenté le travail de Stéphane La Rue, la galerie accueille les dernières propositions de Martin Bourdeau. Or, le peintre vient de franchir un pas important dans sa jeune carrière.

Les précédents essais de Bourdeau étaient d'une saisissante efficacité. Pratiquant l'art de la citation, Bourdeau reprenait les structures des grandes machines de peinture connues dans l'histoire. Les œuvres figuratives de Rembrandt, de Courbet ou d'Ingres, Bourdeau en évincit l'imagerie pour ne souligner que l'emplacement des visages, remplacés par des ovales. Ces structures dévoilaient des perspectives étonnantes, articulées par la taille changeante des ovales semblant situés à diverses profondeurs dans l'espace de la toile rendu instable par cette stratégie.

Dans le cas des deux grandes toiles et des trois œuvres sur papier de la présente exposition, Bourdeau change la donne radicalement. Ce changement ne tient pas uniquement au fait que Bourdeau ait renoncé aux formes ovoïdes qui criblaient la surface de ces toiles. Plutôt qu'un essai plus ou moins serré de petites mandorles, Bourdeau a rempli la surface de ses toiles de rectangles, avec lesquels il joue sur le vide et le plein.

Plus qu'un simple changement de motif, tout se passe comme si, dans ces toiles, le peintre avait changé de point de vue, s'était

éloigné des toiles pour embrasser un plus vaste champ visuel. Ainsi, ces œuvres se présentent comme une collection de tableaux de différents formats. Les chiffres qui identifient ces rectangles contribuent à cette idée et accentuent l'impression qu'un classement rigoureux de ces images sans images a été effectué. Les titres (*1-9/1-7*) signalent le nombre de ces rectangles.

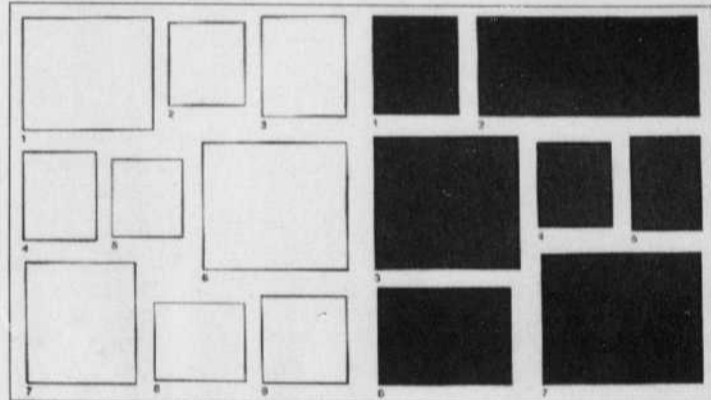
De plus, chacune des larges surfaces est séparée en deux plages d'égale dimension. Bourdeau peint tantôt ses lignes noires ou rouges, tantôt remplit entièrement ces suggestions de tableaux de couleurs vives (orangée ou rouge), ou les laisse entièrement blanches, de la même teinte que le fond. Bourdeau joue sur l'influence que peuvent avoir les couleurs entre elles. Cette dimension a depuis longtemps été éprouvée. Le poids variable des formes pleines ou vides sur une surface blanche est aussi un des paramètres de cette nouvelle syntaxe.

De manière plus intéressante, Bourdeau propose une belle réflexion sur la genèse de ces œuvres et reprend une idée ancienne issue de la peinture clas-

sique: qu'un tableau est fait d'un feuilleté sans fin que celui qui regarde pourrait dévoiler. Égales, les textures dans ces œuvres ignorent les formes délimitées par le dessin et semblent ronger toute la surface. Dans ses tableaux précédents, Bourdeau donnait une apparence vieillotte à ses œuvres en les maculant de peinture. Ici,

ces taches suggèrent plutôt un laisser-aller (bien volontaire et sagement négligé) qui enrayerait légèrement la rigueur du dessin. Ces souillures viennent souligner une temporalité trouble dans la fabrication du tableau, qui vient jeter le doute sur ce processus. Impossible de savoir quelles couleurs ont été appliquées les premières, l'ordre traditionnel est bousculé.

En bref, avec cette nouvelle proposition, Bourdeau continue de faire retour sur la peinture classique et ses principes, tout en utilisant une manière associée aux avant-gardes historiques. En cela, il continue de produire des œuvres qui soulèvent de beaux problèmes de peinture, qui continuent de soutenir l'intérêt, au-delà de leur apparente simplicité, qui n'est qu'un leurre.



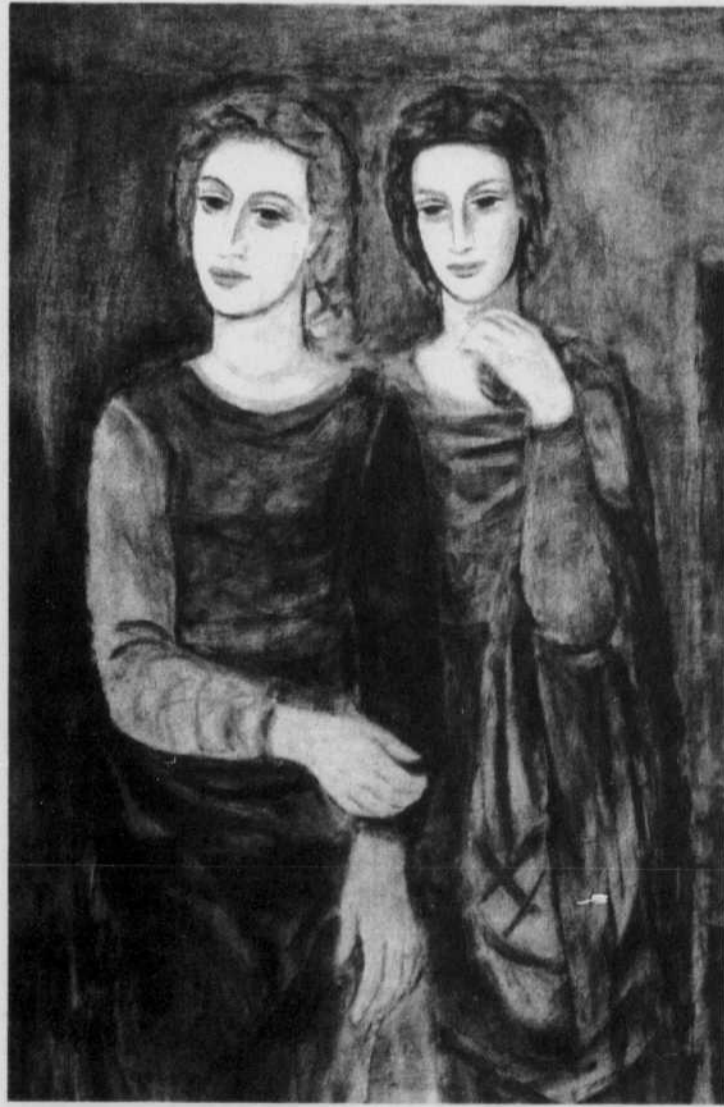
1-9/1-7, 2000, de Martin Bourdeau

GUY L'HEUREUX

In memoriam

Stanley Cosgrove

1911 - 2002



En écoutant la musique, 1951, huile sur panneau
Musée des beaux-arts de Montréal, don du Dr Max Stern

M

MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL

Partout au Québec
Du 18 au 26 mai 2002

(SMQ)
MUSÉES EN FÊTE EST UNE RÉALISATION DE LA SOCIÉTÉ DES MUSÉES QUÉBÉCOIS

cliquez!
www.smq.qc.ca

Québec
Ministère de la Culture
et des Communications

Canada

Télé-Québec LE DEVOIR

DE VISU

Hommage à Stanley Cosgrove, 1911-2002

Une œuvre à dégager

Le peintre Stanley Cosgrove est décédé dimanche à Montréal, à l'âge de 91 ans. Depuis, ils furent nombreux en s'en émouvoir et à rendre hommage à cette figure importante de l'art canadien du XX^e siècle. À notre demande, la seconde fille de Cosgrove égrène ici quelques souvenirs.

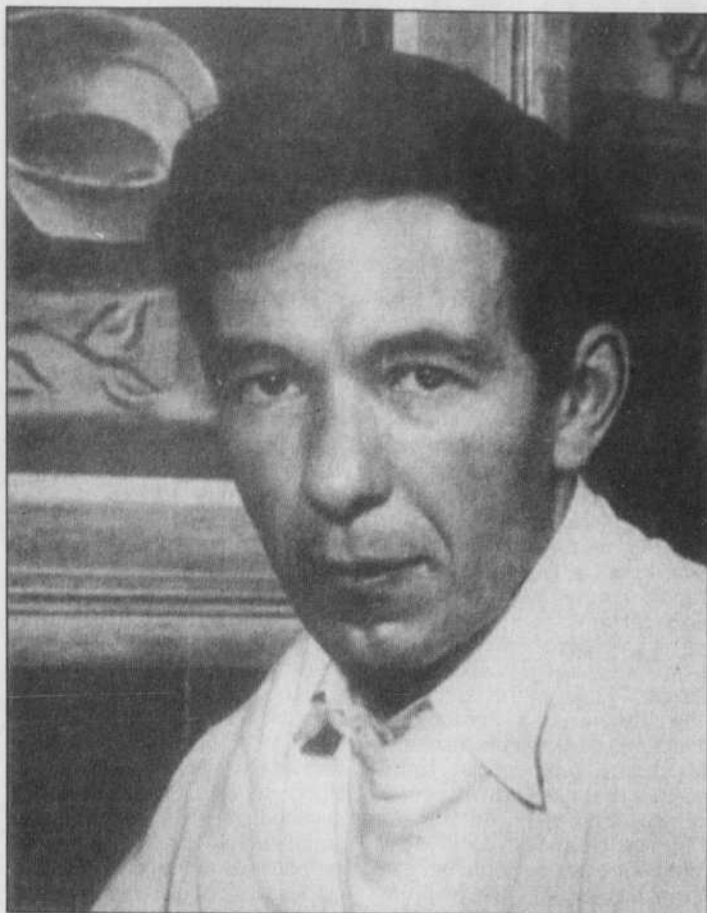
RENÉE CHARLOTTE COSGROVE
COLLABORATION SPECIALE

Dans quelle mesure la singularité de Stanley Cosgrove a-t-elle servi ou desservi sa carrière, servi ou desservi sa vie d'artiste? S'agissant de l'artiste Cosgrove que j'ai connu, je voudrais m'attarder au second volet de cette question.

À l'encontre de la vision d'un Cosgrove solitaire, je rappelle d'abord qu'il ne faudrait pas confondre solitude de l'artiste, sur le plan personnel, et singularité de l'œuvre peinte sur le marché de l'art. Ainsi, Cosgrove, peintre à l'esprit aussi bien québécois que canadien, avait bel et bien une cote, même si l'artiste avait choisi d'œuvrer en retrait de la scène culturelle.

Très concrètement, celui-ci prenait la forme d'un séjour annuel de trois mois dans un chalet sans électricité ni eau courante, ni horloges ni montres, près de La Tuque, mais aussi, plus généralement, du havre paisible et sensuel qu'était pour lui la maison blanche, dans son parc, à Hudson.

Il prenait aussi la forme d'une certaine attitude, faite d'orgueil, de méditation, de sensualité, d'acuité du regard. On sentait bien chez lui une émotion intense, mais celle-ci n'entraînait jamais une totale adhésion. Esprit stoïque, il ne cherchait pas à exercer une influence au-delà du cercle de ses relations immédiates et familiales, celles, précisément, qui servaient de cadre à ses activités quotidiennes, c'est-à-dire au travail d'atelier.



Stanley Cosgrove en 1954.

BASILE ZAVOFF

Du coup, Cosgrove avait développé une capacité à se protéger contre toute relation pouvant le distraire de l'espace-vie qu'il s'était créé et, en fin de compte, de l'espace, tout aussi vital pour lui, de la toile. L'espace encadré était aussi encadrant.

Mais Cosgrove fut aussi le peintre de l'engagement pictural. En quoi? D'abord par la problématique de l'insertion qu'il a mise en actes. En 1945, l'unique voyage en France avec l'artiste montréalais Edwin Holgate n'aura pas de réelles conséquences, Cosgrove s'étant détourné, dans une certaine mesure, de sa nature de peintre canadien et ayant signé l'insertion du Québec en Amérique en se plaçant sous le mentorat, de 1939 à

1945, du peintre et muraliste mexicain Clemente Orozco.

Une indépendance aussi farouche invite à la réflexion. Elle rappelle la nécessité, pour l'artiste, de protéger sa sensibilité extrême contre les attentes de sa famille d'origine. Et aussi d'emprunter un parcours professionnel ancré dans la solitude.

Cependant, l'irascible Orozco l'avait choisi comme assistant. Cosgrove explique ainsi ce choix: «J'ai pu saisir comment m'y prendre

pour travailler avec lui sans le déranger, comment m'y prendre pour devenir une de ses mains.»

Pour tout dire, le peintre Orozco n'avait plus qu'une main. Laquelle, je ne peux le dire au juste, mais j'ai le souvenir d'une photo qui le montre examinant, sur un pupitre, un dessin de papa. Comment Orozco avait-il perdu cette main ou ce bras? Quelle lacune venait combler Stanley Cosgrove en devenant l'intermédiaire actif entre l'artiste mexicain, concepteur de l'œuvre à réaliser, et le fond blanc de la future fresque? Je ne peux répondre à ces questions que je n'ai d'ailleurs jamais formulées du vivant de mon père. Vers la fin de sa vie, j'ai tout de même eu celle-ci: «Papa, voudrais-tu me montrer — c'est-à-dire qu'on aille ensemble et que tu me montres de ta main la maison de Saint-Henri où tu as grandi?» Un signe de la tête: «Oui.» Les yeux sont baissés: abatement? peur? tristesse appréhendée du petit garçon qui reverra la maison de sa mère souffrante? Nous n'avons pas eu le temps de faire cette promenade...

À la fin, il me demandait de lire et relire la lettre manuscrite d'un certain collectionneur, comme s'il n'arrivait pas à croire qu'il avait réussi à rejoindre ses interlocuteurs humains, ceux-ci incarnant une sorte d'instance paternelle, une patrie, en empruntant jour après jour les voies de communication qu'il inscrivait, lui, de sa main, sur la toile. Qu'avait-

il réparé au juste avec Orozco? Qui aurait pu le dire, même de son vivant? Il nous laissait périodiquement, marchant droit dans sa solitude, disons plus exactement dans son dégageant, vers les espaces environnants, certains objets précis auxquels son art restaurait une dignité. L'esprit hardi, les sens aiguisés, le regard assuré, il s'appropriait les petits et les grands espaces du Nouveau Monde.

C'est ainsi qu'il a su, par ailleurs, assumer dans toute sa singularité la rencontre déterminante pour le cours de son existence, puisqu'elle provoqua sa naissance, entre une Québécoise de Saint-Henri, pleine d'entrain mais alitée des suites d'une maladie de jeunesse, et un ouvrier tourmenté de l'usine Redpath, né d'immigrés irlandais, John Malachy Cosgrove, dont le patronyme signifie «bosquet paisible» en langue celte. En écrivant ce nom, me revient aussitôt en mémoire celui, québéco-irlandais, de François O'Neil, qui servit de guide au peintre lors de ces chères parties de pêche sur l'île d'Anticosti. Irlandais du Nouveau Monde...

D'autres firent abstraction du réel pour laisser parler la peinture.

La main de Stanley Cosgrove fit abstraction des origines sociales pour laisser parler l'Art en tant qu'interlocuteur et objet-matrice.

Ceux qui vivaient avec lui l'ont souvent vu attirer l'attention sur telle beauté éphémère, objet ou paysage, ses couleurs surtout, au détriment de tout autre élément humain, susceptible de perturber ce rapport. Comme malgré nous, on en venait donc, au cours de ces promenades, à vouloir rebrousser chemin pour retrouver le lieu où la parole avait été escamotée.

Je songe à lui, devant une classe de jeunes élèves: «Posez vos têtes sur vos pupitres... Maintenant, écoutez les bruits qui entrent par la fenêtre.» D'instinct, mon père savait qu'il faut écouter ce qui est hors de soi quitte à ouvrir, pour ce faire, et tout en le réduisant, l'espace de l'écoute au cadre de la toile, au chemin où se posent les pieds pour mieux voir les couleurs du framboisier, au pupitre où poser la tête pour entendre les bruits de la cour d'école, au sein maternel où laisser respirer ses sens. Loin de toute interférence, sa main a su colmater les brèches entre nous et les objets.



Barque près de Cannes, 1954.

COLLECTION JEAN-PIERRE VALENTIN



la galerie d'art Stewart Hall
176, Bord du Lac, Pointe-Claire

du 4 mai au 14 juin 2002

Peindre la nuit

John Walsh
et Pat Walsh

Vernissage

Le dimanche 5 mai, à 14 h
suivi d'une
conférence
de Pat Walsh, à 15 h

Entrée libre • Accessible par ascenseur
Du lun. au dim. de 13 h à 17 h
lun. et mer. soirs de 19 h à 21 h
Info: (514) 630-1254

- Lois Anderson
- Iain Baxter
- Dominique Blain
- Sylvain Bouthilllette
- Tom Dean
- Eliane Excoffier
- Louis Joncas
- Larry Gianettino
- Massimo Guerrera
- Corine Lemieux
- Mark Vatnsdal



1997
1997
1997

Animal de compagnie

Du 20 avril au 1 juin 2002

3125, rue Notre-Dame O.
Montréal, QC H4C 1P5
Tél.: 514-933-0711

Galerie
Art Mûr
encadrements

Atelier Big City
Atelier BRAQ
Atelier in situ
Bosses design
BUILD
Pierre Thibault

LABO

Laboratoires

Installations au CCA
du 18 avril au 15 septembre 2002

Dimanche 5 mai, 14 h
rencontrez les architectes de
Atelier BRAQ et Atelier in situ

CCA Centre Canadien d'Architecture
1920, rue Baile, Montréal, Québec
514 939 7026
www.cca.qc.ca/laboratoires
Ouvert du mardi au dimanche,
11 h à 18 h; le jeudi, 11 h à 21 h.

Hydro Québec logo-québec APARIS Banque de Montréal BSC

Le Musée du Québec salue la mémoire de Stanley Cosgrove (1911 - 2002)



Stanley Cosgrove, Nature morte, 1946. Huile sur panneau de fibre de bois. Coll.: Musée du Québec.

MUSÉE DU QUÉBEC
Québec

Parc des Champs-de-Bataille, Québec

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

HOMMAGE À STANLEY COSGROVE 1911-2002



Young Girl, 1950
Don de la Fondation Max et Iris Stern
Collection Musée d'art contemporain de Montréal
Photo: Denis Farley

Le Musée d'art contemporain de Montréal rend hommage à Stanley Cosgrove. À travers le regard intérieur de ses œuvres, c'est la vision de l'imaginaire que nous transmet Cosgrove.

Une œuvre de l'artiste est présentement exposée dans le hall d'entrée du Musée.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec